

KONSTANTINOS BOURAS

**SOUS LA CONSTELLATION
D'HÉCATE**

Traduit du grec par Hélène Zervas

ÉLECTRE EN PHOCIDE

(pièce en deux actes)

LES PERSONNAGES

ÉLECTRE

PYLADE

ORESTE

CLYTEMNESTRE

PREMIÈRE PARTIE

Premier Tableau

(Patio d'une maison de campagne moderne toute de verre et de métal. Plantes d'intérieur de très grandes dimensions. Électre est assise sur un sofa de type romain et boit un cocktail de couleur rouge. Ses gestes et sa voix sont lents et graves. Un tapis en peau de félin est étalé à ses pieds. Pylade fait son entrée vêtu d'une légère djellaba blanche. Il se tient derrière le sofa un long moment, comme un serviteur qui attend qu'elle ait fini son cocktail pour prendre le verre.)

ÉLECTRE, elle s'aperçoit de sa présence sans tourner son regard vers lui :
Qu'est-ce que tu attends?

PYLADE : Je suis venu prendre le verre, madame.

ÉLECTRE : Voilà dix ans que nous sommes mariés, Pylade. Quand cesseras-tu donc de me vouvoyer?

PYLADE :...

ÉLECTRE : Tu ne m'appelles même pas par mon nom. On dirait qu'il te fait peur...

PYLADE : Électre...

ÉLECTRE : Qu'est-ce que tu voulais dire?

PYLADE : Rien.

ÉLECTRE : Je fais des rêves étranges quand je m'allonge ici à contre-jour.

PYLADE : C'est le soleil qui remplit de mouches ton cerveau.

ÉLECTRE : Le problème n'est pas là. Je vois une hache ou plutôt l'ombre d'une hache sur le marbre d'un bain, puis un couteau qui descend sur les seins de la mère. Ensuite le couteau devient serpent. Et de nouveau bébé qui tête le sang et le lait. Alors, je m'éveille. Je me sens comme un embryon dans un bocal et l'air sent le formol. Je reste allongée toute la journée et toute la nuit ici comme si je n'existais pas. C'est quoi, ici? Une maison de fous?

PYLADE : C'est notre palais, Électre. Le problème, c'est que tu ne fais rien. Pourquoi tu n'enseignerais pas le français ou la musique à la fille de Chrysothémis? Cette petite est si douce et elle te ressemble.

ÉLECTRE : Les enfants ne me disent rien. Je les perçois comme des créatures incomplètes, comme s'ils ne faisaient pas partie du genre humain. J'ai le sentiment de n'avoir jamais été enfant.

PYLADE : C'est que tu as grandi dans la haine. Avec des rêves de meurtre. Et l'absence de père a flétri toute tendresse dans ton âme.

ÉLECTRE : Je me sens froide et desséchée. Par moments les murs de marbre des interminables corridors de cette demeure semblent plus humides que mon corps. *(Pause.)* Pauvre Pylade. Voilà dix ans que tu es à mes côtés. Époux, infirmier et serviteur infatigable. Pardon. Je n'ai pas pu me donner à toi. Comment me donner alors que je n'ai pas de corps? Comment me donner sans amour? Ce serait comme de tenir dans tes bras une prostituée à la retraite. Pardonne-moi.

PYLADE : Ne dis rien. Et ne me demande pas pardon. J'ai conscience de te devoir quelque chose. Et te servir me remplit de sérénité et d'espérance. Comme si tu étais ma mère et ma sœur. Quelquefois, j'ai le sentiment que quelque chose ou quelqu'un manque. Puis je me dis que c'est mieux ainsi. J'ai l'impression de dormir et je ne veux pas me réveiller.

ÉLECTRE : Tu vas te réveiller. La mouche vient déjà taper sur le verre. Elle va bientôt trouver un passage et entrer.

PYLADE : Je ne te comprends pas. Tu parles par énigmes. Tu me fais peur.

ÉLECTRE : J'ai fait un rêve cette nuit. Il y avait un couteau et il est devenu enfant contre mon sein. Un bébé. Alors qu'il tétait, il m'a mordue. Je l'ai jeté loin de moi. Il s'est alors métamorphosé en serpent. Il m'a regardée au fond des yeux. Il avait un regard sauvage de gorgone. J'étais pétrifiée.

PYLADE : C'était un rêve. Il s'est éteint.

ÉLECTRE : Un rêve est un rêve et de l'eau, c'est de l'eau. Sauf que parfois les deux se gèlent et qu'on a l'impression que ça ne va jamais fondre. On frappe à la porte. Va ouvrir.

PYLADE : Les serviteurs vont s'en charger.

ÉLECTRE : C'est toi qui dois t'en occuper. *(Elle le suit des yeux tandis qu'il lui tourne docilement le dos et s'éloigne. Puis elle le regarde revenir.)*

PYLADE : Il n'y avait personne.

ÉLECTRE : Laisse la porte ouverte ce soir. Il faut lui laisser une ouverture pour qu'elle entre. Et tu désactiveras le signal d'alarme.

PYLADE : Ce sera comme tu l'ordonnes.

Deuxième tableau

(Même décor. Nuit. Électre, seule et à la même place. Elle boit toujours son cocktail. Éclairage bleu-vert. Seule la boisson est d'un rouge vif.)

ÉLECTRE : Pylade !

ORESTE, *il fait son apparition vêtu comme un voyou. Il se tient debout derrière elle. Il garde le silence.*

ÉLECTRE : J'ai fini mon verre. Tu es malade? Tu ne réponds pas? Qu'est-ce que tu as?

ORESTE, *il s'approche et lui caresse les cheveux.*

ÉLECTRE, *elle bondit comme une tigresse et le gifle* : Pardon. Je ne voulais pas. Qui es-tu?

ORESTE, *il lui saisit la tête et l'embrasse avec fougue. Il la fait tomber sur le sofa. Les lumières s'éteignent. On entend des rugissements de lions en train de s'accoupler.*

Troisième tableau

(Oreste et Électre sont allongés sur le sofa comme des statues en relief sur un sarcophage. Pylade apporte un nouveau cocktail rouge et ramasse le

verre vide. Il passe devant le sofa sans le regarder. La brève éclipse de la pleine lune se reflète sur l'une des parois de verre.)

ÉLECTRE, *elle se redresse brusquement comme si elle s'éveillait d'un cauchemar* : Qui es-tu?

(Elle tire un couteau de son sein, le lève.)

ORESTE, *sans bouger* : Je m'appelle Oreste.

ÉLECTRE, *elle baisse lentement le couteau. On entend des hurlements de singes enragés* : Va-t-en.

ORESTE : Je vais partir. Et je reviendrai dans trois mois. *(Il ne bouge pas.)*

Les lumières s'éteignent. On entend des rugissements de lions.)

DEUXIÈME PARTIE

Premier tableau

(Même décor. Trois mois après. Un bougainvillier en fleurs se détache sur la paroi de verre du fond. Électre est allongée sur le sofa. Pylade est debout derrière elle. Ils gardent tous deux le silence pendant un bon moment)

ÉLECTRE : Qu'est ce que tu attends?

PYLADE : Que tu finisses ton verre.

ÉLECTRE : Que se passe-t-il? Qu'est-ce qui t'arrive, Pylade?

PYLADE : Madame a noté le malaise de son serviteur? Écoute, Électre. Pour moi, tu as toujours été un symbole. Comme les totems que les primitifs adorent. Entre moi et ton corps, il y a toujours eu un mur de verre. J'ai bien des fois tendu la main pour effleurer ta chevelure. Tu ne me résistais pas. Mais quelque chose me faisait reculer. Et je n'achevais pas mon geste. Et puis, il est venu et il est entré tout simplement dans ton corps, comme on cueille un œillet au cours d'une promenade à la campagne. Alors, j'ai souhaité sa mort. Moi, le doux, le complaisant, je voulais la mort de quelqu'un. Pendant des nuits et des nuits je restais enfermé dans ma chambre. J'ai jeûné et j'ai prié en expiation. En vain. Quelque chose en moi se révolte et aspire à lui faire du mal. Ce soir, je le sens, il va revenir... Pourquoi ne bois-tu pas ton verre?

ÉLECTRE : Je n'ai pas soif... Écoute, Pylade : ce jeune homme me rappelle mon frère.

PYLADE : N'ajoute rien. Ton frère était mon ami et mon frère. C'est par respect envers lui que je t'ai épousée pour te protéger. C'est par respect envers lui que je ne t'ai pas touchée...

ÉLECTRE : Ne dis plus rien. Va, maintenant. Et désactive l'alarme. Et, s'il te plaît, laisse la porte entrouverte.

PYLADE, *il sort en regardant Électre à demi-allongée.*

Deuxième tableau

(Oreste fait son entrée comme s'il était poursuivi. Il effleure le bougainvillier et s'y pique le doigt. Il aperçoit ensuite Électre. Il s'approche du sofa. Elle se lève, emportée par l'enthousiasme et le prend dans ses bras en serrant la tête du jeune homme contre sa poitrine. Puis elle chancelle, comme si elle avait le vertige, et s'assoit sur le sofa, entraînant Oreste qui est sans initiative, comme paralysé.)

ORESTE : Qu'est-ce que tu as?

ÉLECTRE : Je crois que je vais accoucher d'un fils qui te ressemblera.

ORESTE : Il ne faut pas. *(Il la regarde un instant et la serre dans ses bras avec ardeur.)* Mais peut-être est-ce là mon salut. *(Ils tombent tous deux sur le sofa, s'allongent sur le dos l'un près de l'autre avec les mains croisées sur la poitrine, comme des statues en relief sur un sarcophage.)*

Troisième Tableau

(Pylade fait son entrée avec un nouveau cocktail. Il prend le verre vide, passe devant le sofa sans tourner son regard. La lune qui se reflète sur la paroi de verre derrière le bougainvillier est dissimulée par de noirs nuages évoquant des mains gantées. C'est alors que sur la paroi vient se refléter le sceptre de Clytemnestre revêtue d'une robe qui brûle comme une torche.)

CLYTEMNESTRE : Ce verre contenant du poison, personne ne le touchera. Toi Électre, tu mettras au monde le fils de Pylade, l'enfant qui réconciliera notre lignée avec son sang. Pylade l'élèvera et lui donnera son nom. Oreste errera encore dix années, poursuivi par les Érinyes pour le meurtre de sa mère. Toi Électre, tu le suivras pour le protéger. Vous reviendrez tous un jour au palais à Argos et le jeune Pylade règnera avec justice et sans courroux, clément comme l'est son parrain, sans la haine qui, à nous autres, nous a dévoré les entrailles.

(Pylade s'approche du verre. Il le lève et s'apprête à le boire. La lune est à présent rouge.)

CLYTEMNESTRE : Crois-tu qu'il nous est possible de nous échapper? Crois-tu pouvoir t'enfuir? Essaie.

(Pylade porte le verre à ses lèvres mais la boisson se renverse et se répand sur le sol où des flammes surgissent. Pylade effrayé recule. Clytemnestre rit et Pylade s'incline humblement devant elle. Les lumières s'éteignent, seule la lune reste éclairée. On entend tour à tour des rires d'enfant, des hurlements de singes, des lions qui s'accouplent et un verre qui se brise.)

FIN

AGAVÉ REINE DES BARBARES

(pièce en un acte)

LES PERSONNAGES

AGAVÉ

1^{ère} SERVANTE

2^{ème} SERVANTE

CADMOS

TIRÉSIAS

JEUNE GARÇON

DEUX POLICIERS

PENTHÉE

Premier Tableau

(Agavé est assise sur un trône de verre dans une énorme sphère en verre autour de laquelle tournent inlassablement deux servantes quasi hypnotisées. Sur la surface de la sphère sont projetés tantôt des nuages blancs, tantôt des images de cauchemar qui se succèdent rapidement. Le fond du décor est constitué par une paroi de verre incrustée de rayures métalliques, comme un échiquier.)

SERVANTE A' : Quand vas-tu enfin dormir?

SERVANTE B' : Depuis trois ans que tu es ici, tu n'as pas fermé l'œil.

SERVANTE A' : Que crains-tu?

SERVANTE B' : Cette nuit, c'est la pleine lune et elle va bientôt se cacher dans l'ombre de la terre.

SERVANTE A' : Dors donc un peu ! Prends un peu de repos.

AGAVÉ : Je ne peux pas.

(Les servantes cessent de tourner. Arrive Cadmos sur un fauteuil roulant qu'il fait avancer à grand-peine à l'aide de ses mains).

CADMOS : Trois années que nous sommes ici et tu n'as toujours pas oublié?

AGAVÉ : Parce que toi, tu as oublié?

CADMOS : Prisonnière donc de l'oracle de Dionysos. Tu ne connaîtras la paix que lorsque tu auras conquis Thèbes.

AGAVÉ : Lorsque je poserai mon pied hostile là-bas, seulement alors je trouverai la paix. Lorsque j'aurai dévasté les palais qui connurent la honte de Penthée. Lorsque les sabots de mon cheval se feront entendre sur les pavés où Dionysos traîna Penthée vêtu en femme, lorsque je ferai brûler les versants du Cithéron qui connurent nos orgies sacrées, notre déshonneur, alors seulement je connaîtrais la paix.

CADMOS : Pourquoi ne pas te contenter de ce que tu as? Reine des barbares. Ce n'est pas peu.

AGAVÉ : Là-bas aussi, j'étais reine et mère d'un roi. Mais cela ne me suffisait pas.

CADMOS : Prends garde que ton emportement ne te cause de nouveaux tourments.

AGAVÉ : Sauf que maintenant, je n'ai plus rien à tuer. Ce qui est fait est fait.

CADMOS : Il y a toujours quelque chose à tuer.

AGAVÉ : Moi, il ne me reste rien.

CADMOS : Alors, pourquoi ne peux-tu pas trouver le sommeil?

AGAVÉ : Cesse donc. Tu m'importunes.

(On entend le bruit lointain d'une explosion. Sur la surface de la sphère sont projetés les contours d'un incendie qui bougent dans tous les sens.)

AGAVÉ, se redressant devant son trône : Que se passe-t-il? Va voir.

CADMOS : Va voir toi-même. Moi, je suis vieux. Je suis désormais fatigué. Je ne peux pas.

AGAVÉ, se rasant : Moi non plus. Ce qui doit arriver arrive et personne ne peut empêcher ce qui ne doit pas arriver.

(Entre Tirésias conduit par un jeune garçon)

TIRÉSIAS : La peste est sur la cité. Bientôt, les cadavres des animaux flotteront dans le fossé moyenâgeux...

AGAVÉ : Qu'est-ce qu'il y a encore, oracle à deux sexes de mauvais augure? Tu es venu ici me reprocher les maux endurés par mon peuple?

TIRÉSIAS : Femme sans cœur ! Lâche. Ô plus barbare que les barbares. Tu as ordonné que soient amputées les jeunes filles qui se sont pas vierges la nuit de leurs noces. Et tu fais circoncire le reliquat féminin du pénis. Tous dans ton royaume fuient, rendus fous par la fièvre et la douleur. Ils lancent des bombes pour se calmer. Ils se défoulent sur les postes de police et les fourgons. Sous peu, ils finiront par encercler ton palais. Ils vont briser la sphère de verre où tu te terres pour te protéger des microbes et vont tous te violer. Et ce sera la première fois qu'ils tireront un profit quelconque – même minime – de ton pouvoir. Alors toi, dans l'égaré de l'ivresse et

l'entassement des corps emmêlés, tu retrouveras les chastes nuits du Cithéron.

AGAVÉ, *se redressant, furieuse* : Cesse donc ! Je ne veux pas entendre ce mot en ces lieux. Si tu n'étais pas vieux et fou et sans descendance, je commanderais à mes gardes de te jeter dehors.

TIRÉSIAS : Appelle-les si tu peux. Le dieu Dionysos me protège. Ils se prosterneront à mes pieds.

AGAVÉ : Cruel qui n'as connu ni la volupté de l'homme ni celle de la femme, va au moins chez le barbier discipliner tes boucles rebelles.

TIRÉSIAS : Tu blasphèmes. Ainsi blasphémait Penthée et mal lui en a pris. Il a été démembré par tes propres mains.

AGAVÉ : Cesse si tu ne veux pas que je te donne des mains à manger.

CADMOS : Ma fille, tu t'égares. Fais preuve de respect envers le prêtre. C'est lui qui détient les secrets de l'Univers.

TIRÉSIAS : Laisse-la. Tiens, sous peu on va amener le jeune homme qui sera sa ruine.

AGAVÉ : Tu divagues de nouveau. Nul ne me menace tant que je me tiens loin du Cithéron et de l'ivresse, dans ma sphère de verre aseptisée.

TIRÉSIAS : Il n'y a rien en ce monde qui puisse te sauver de toi-même. Ô toi barbare, reine des barbares, accueille celui qui est ton fils et ton bourreau.

(Entrent deux policiers aux uniformes noirs tenant des matraques qui jettent au sol Penthée enchaîné, les cheveux longs. Agavé se lève de son trône. Elle ouvre la sphère, descend les marches et s'approche de lui hypnotisée. Elle lui caresse les cheveux.)

AGAVÉ : Que tes cheveux sont beaux. Encore plus beaux que ceux d'une jeune fille. Laisse-moi les toucher.

PENTHÉE : Chienne, barbare, tyran, ne t'avise pas d'y toucher.

AGAVÉ : Non ! Tes cheveux ne m'intéressent aucunement. Ce sont tes lèvres que je veux baiser.

PENTHÉE : Serpent, vipère. Comment oses-tu impudemment exiger de moi ma virginité ?

AGAVÉ : Pas tes lèvres ! Laisse-moi baiser tes joues.

PENTHÉE : Esclave qui fut une reine, ne me touche pas. Tes mains tomberont telles celles d'une lépreuse à mon contact.

AGAVÉ : Laisse-moi toucher ton front, mon fils.

PENTHÉE : Mère de lions et de chats sauvages, je te fais don de mon corps. C'est pour cela que j'allumais des feux de Bengale, pour qu'on m'amène enchaîné à tes pieds.

AGAVÉ, le giflant : Des feux de Bengale ? C'est comme ça que tu appelles les bombes qui chassent les touristes de mon pays ?

PENTHÉE : Anthropophage et démente, tu es pourtant ma mère.

AGAVÉ : Tu es blessé. Viens te reposer sur mon trône, mon fils.

PENTHÉE : Détache-moi d'abord.

AGAVÉ : Il n'est nul besoin de beaucoup de liberté pour cela.

PENTHÉE : Comme tu voudras. Je m'incline humblement devant tes ordres.

(Ils gravissent les marches et pénètrent dans la sphère de verre. La sphère se referme et s'assombrit. Une pleine lune écarlate tantôt apparaît, tantôt s'éclipse, reflétée sur la paroi de verre. Les servantes dessinent des cercles autour de la sphère, les mains levées comme pour prier, en marmonnant des hymnes incompréhensibles. Puis elles s'arrêtent, prennent des vases et font des libations avec du lait, du vin et du miel.)

CADMOS : Un pressentiment m'accable. Dis-moi, que se passe-t-il ?

TIRÉSIAS : Tais-toi. C'est le dieu qui tient la sphère entre ses mains et il va la catapulte dans l'univers.

(La sphère s'ouvre. Il en sort de la fumée. Penthée surgit en sang et titubant. À sa suite Agavé, elle aussi en sang et chancelante.)

CADMOS : Le sang coule à flot mais ils ont l'air intacts.

TIRÉSIAS : Ils en ont l'air mais ils ne le sont pas. Le dieu a égorgé le buffle sacré et son sang encore tout fumant a inondé la sphère. Pour les contraindre à sortir. Pour empêcher la parfaite union de la mère et du fils en une seule chair.

(Les servantes s'enfuient terrifiées, renversant les vases comme si elles étaient poursuivies par des démons.)

CADMOS : J'ai peur. Je tremble. Que va-t-il arriver ?

TIRÉSIAS : Les desseins du dieu sont impénétrables. Et ses actes indéchiffrables. Il ne répète jamais la même action. Et par moments, il conçoit la simplicité et invente le banal.

(Penthée aveugle tâte de ses mains Agavé ensanglantée qui semble brusquement avoir vieilli.)

TIRÉSIAS : Elle vient de perdre son trône et lui la vue. À pied, ils iront jusqu'en Grèce, lui aveugle guidant une mendiante, elle mendiante demandant l'aumône avec la main d'un prince. Ils arriveront un jour à Thèbes. Et graviront le Cithéron. Et un soir autour d'un feu, lors des chastes cérémonies de la pleine lune, il retrouvera la vue et elle sa gloire d'antan...

CADMOS : Et moi ?

TIRÉSIAS : Toi, tu monteras sur le trône des Barbares avec ton épouse Harmonia. Et tu les helléniseras. Et une fois par an, des fêtes seront décrétées et les femmes de tous les pays se rassembleront sur le Cithéron pour honorer la déesse sacrée, la grande Cybèle. Et ta fille sera archi-prêtresse et son petit-fils martyr. Il sera sacrifié et ressuscitera chaque printemps.

CADMOS : Il en sera ainsi que le dieu le désire. J'ai appris à honorer son nom sans le connaître. Loin de moi toute pensée de blasphème et d'arrogance. Je gouvernerai sagement. Car j'ai vu beaucoup de choses et j'ai subi bien des choses. Et il n'est rien que je craigne davantage que le courroux du dieu, qui à ceux qui lui sont fidèles offre apaisement.

TIRÉSIAS : Allons. D'un pied leste, afin d'arriver à temps pour ses festivités.

(Ils sortent à la hâte.)

FIN

MÉDÉE À ATHÈNES

(pièce en un acte)

LES PERSONNAGES

MÉDÉE

ÉGÉE

JASON

NOURRICE

DEUX VOISINES

LES DEUX FILS D'ÉGÉE

(Le palais d'Égée à Athènes. Le balcon de verre prend appui sur un pilier ionique de marbre d'un vert profond veiné de blanc. Sur la paroi de verre de la façade striée de métal se reflète l'Acropole comme elle était à l'époque de Périclès. Sous le balcon qui est assez bas se tiennent deux voisines, telles des Caryatides. Médée apparaît sur le balcon avec les deux fils d'Égée.)

MÉDÉE : Vous avez de la chance car vous allez vivre libres dans une belle cité, avec toute la gloire et la sagesse du monde. Moi, j'ai quitté le palais de mon père pour suivre un amour. Jason était plus beau qu'un dieu. Plus beau qu'Apollon et Artémis réunis. C'est sa beauté qui m'a rendue folle. J'ai tué mon frère et j'ai dispersé ses membres derrière nous pour retarder nos poursuivants. Nous sommes arrivés en Colchide et le peuple s'est mis à nous acclamer en apercevant la toison d'or qui scintillait sur le mât du navire...

(Égée apparaît sur le balcon)

ÉGÉE : Cela suffira pour l'instant, mes enfants. Allez retrouver votre nourrice.

(La nourrice qui apparaît dans l'ouverture de la porte prend les enfants par la main)

ÉGÉE : Je te dois beaucoup, Médée. Grâce à tes herbes et à ta magie, j'ai eu des enfants. J'étais sans descendance et j'ai vu la lumière. Tu m'as fait prêter serment au roi Hélios que je te protégerai tant que je vivrai. Mais s'il te plaît, n'effraie pas les enfants en leur narrant ton abominable histoire...

MÉDÉE : Tu as raison. Mes péchés sont trop abominables pour les tendres oreilles d'un enfant. Et moi je les raconte pour m'y habituer. Douze années ont passé et je ne me suis pas encore accoutumée au regard de mes enfants, à la façon dont ils me regardaient lorsque je plantais mon couteau dans leur cou, comme s'ils étaient...

ÉGÉE : Tais-toi. Il est temps que tu oublies tout cela. Tu vis dans un État bien gouverné. Personne n'est à ta poursuite. Tu as payé nuit et jour par ta douleur et tes larmes ton crime. Maintenant, ça suffit.

MÉDÉE : Tu as raison. Mais mon cœur est barbare et s'est accoutumé à la douleur. Il me faut à présent chaque jour payer mon tribut dans son intégralité, sinon je ne puis dormir.

ÉGÉE : Tu dors peu afin d'échapper aux cauchemars qui te tourmentent... Je t'ai confié mes enfants. C'est à toi que je dois leur existence. Transmets leur la sagesse de ton père Hélios mais pas ta férocité.

MÉDÉE : Ces deux choses vont ensemble. On ne peut les séparer l'une de l'autre. Le soleil est rude pour ceux qui lui sont proches et son absence devient mortelle pour ceux qui en sont éloignés. Ainsi en est-il de l'amour...

ÉGÉE : Je te laisse. Je te confie les enfants, mon bonheur et l'avenir d'Athènes. *(Il sort.)*

MÉDÉE, *s'adressant aux voisines qui supportent telles des Caryatides le balcon de verre* : N'êtes-vous donc point lassées de m'épier depuis maintenant douze ans ? Qu'est-ce que vous espérez ? Qu'un sang neuf inonde les canalisations de cristal du palais ? Vous en serez pour vos frais. Lui est loin de moi pour toujours. J'ai renoncé à l'amour et à ses maux et nul ne peut réveiller la bête sauvage qui dort dans mon corps.

PREMIÈRE VOISINE : Tu verras.

SECONDE VOISINE : Tu verras. Il va venir.

PREMIÈRE VOISINE : Il va venir. Maintenant, il frappe à la porte.

SECONDE VOISINE : Il frappe maintenant à la porte. Le carillon retentit comme la foudre au plein cœur de l'été.

PREMIÈRE VOISINE : Les dalles de cristal se fêlent sous ses pas. Le fer fond devant les flammes que lancent ses yeux, le palais va s'effondrer.

SECONDE VOISINE : La haine emplit son regard. Il vient se venger. Mon attente arrive à son terme. Le balcon qui prend appui sur ma tête va s'écrouler et écraser les lézards dans les rigoles des ruelles.

PREMIÈRE VOISINE : Celui qu'on attendait est là. Ma tâche en ces lieux ne va pas durer indéfiniment. Mon attente sera écourtée à la tombée de la nuit.

MÉDÉE : Qui est-ce ?

SECONDE VOISINE : Ne me demande pas. Tu connais son nom mieux que moi.

MÉDÉE : Un seul être peut avoir raison de moi, celui qui détient les infailibles flèches du soleil. Philoctète.

PREMIÈRE VOISINE : Il les a cédées à Jason qui lui a accordé la mort par le feu et l'a ainsi délivré du fardeau de ses plaies suppurantes. Comme il avait lui-même sauvé le héros Héraclès de la chemise enflammée de Déjanire et du sang empoisonné du vindicatif centaure Nessos.

SECONDE VOISINE : Jason détient à présent tes blessures dans son carquois et la plaie dans son cœur saigne aux cris de ses enfants égorgés et au souvenir de la tunique de noces empoisonnée de Créüse. Il vient se venger. Sans descendance, nulle femme ne veut de lui en noces après Créüse que tu as assassinée avec tes présents meurtriers.

MÉDÉE : Qu'il vienne. Je n'ai pas peur de lui. Je possède des philtres propres à éveiller le désir dans les yeux d'un beau jeune homme pour une vieille sans peau, sans cheveux ni yeux.

VOISINES, en chœur : Ne mésestime pas ton aspect. Tu parais belle, tes traits sont majestueux et ton regard hautain, dans la pourpre royale qui te revêt. Mais ne compte pas sur tes charmes. Car ils ne peuvent ramener personne des Enfers.

MÉDÉE : Cesse. Il vient. Retourne donc au marbre qui a ravi ta nature. Je resterai seule avec lui et que la nuit dévie de son chemin pour l'envelopper sur ma couche.

(Entre Jason qui semble perdu, comme poursuivi.)

JASON : Qui es-tu, toi qui fait dévier le soleil et le fait se refléter sur la paroi de verre ?

MÉDÉE : Fille d'Hélios, et seuls ceux qui s'apprêtent à mourir peuvent me regarder en face dans toute ma splendeur.

JASON : Tu ne peux confondre un cadavre. Je suis mort depuis douze ans. Quand j'ai perdu mes enfants et une épouse jeune et belle et toutes les richesses et la gloire du monde.

MÉDÉE : Que viens-tu faire ici ? Qu'est-ce qui t'amène en ce palais ?

JASON : Je suis venu tuer les enfants d'Égée et ainsi me venger de Médée et d'Égée qui lui a apporté son soutien lorsque, avec le roi Créon et mon armée, nous avons assailli Athènes pour tirer vengeance de la mort de mes deux enfants et de Créüse.

MÉDÉE : Égée est sorti vainqueur de cette guerre. Hélios lui-même parcourait les remparts et vous aveuglait. Hélios a coulé vos navires et ne vous laissait pas un instant de répit, même la nuit. C'est en souvenir de cette victoire que Égée et moi avons fait construire ce palais de verre afin qu'Hélios puisse à satiété s'y refléter.

JASON : Qui es-tu donc toi, femme inconnue, pour t'adresser à moi avec une telle audace ?

MÉDÉE : Je suis Médée, fille d'Hélios, ton épouse, celle qui t'a suivi vêtue de la toison d'or jusqu'en Colchide, celle qui a tué son frère et jeté ses membres au loin pour retarder ceux qui te poursuivaient, celle qui a donné le jour à tes enfants, deux fils beaux comme des astres, et qui honorait ta demeure, lorsque toutes les cités grecques venaient y quémander sa sagesse. Et toi, insensé, tu as délaissé tout cela pour la couche d'une princesse. Car tu avais la gloire et les richesses n'ont jamais manqué sous notre toit.

(À cet instant précis, passent dans la cour la nourrice avec les deux fils d'Égée qui ont attaché une cantharide à une ficelle et se la disputent. Jason tire son épée, les saisit tous deux par le cou et les serre contre lui. La nourrice hurle. Ses hurlements résonnent dans le palais. Égée effrayé sort sur le balcon. De lourds nuages gris dissimulent le soleil qui se reflète sur la paroi de verre.)

MÉDÉE : C'est le désir de mon corps que tu es venu faucher, et non pas ces deux enfants. Je me dépouillerai de la pourpre royal et descendrai me mesurer à toi, dans la lutte qui ne connaît pas de vainqueur et où chacun récolte silencieusement sa part de défaite, une poignée de terre dans la bouche. Cela fait douze années que j'attends cet instant. Une vie tranquille et pleine de richesses dans ce palais ne saurait convenir à ma nature inquiète. *(Elle ouvre les bras et rejette au loin la pourpre qui la revêt. Un tissu métallique apparaît, sillonné de rayons laser qui le font changer de couleur.)*

Des bruits de tam-tams tantôt éclatants, tantôt déchaînés, et des instruments à vent suaves accompagnent ces métamorphoses.)

MÉDÉE : Laisse les enfants.

(Jason fasciné relâche son étreinte et les deux enfants effrayés courent se réfugier auprès de leur nourrice qui les éloigne à la hâte. Égée quitte précipitamment le balcon, impatient de les rejoindre.)

MÉDÉE, *s'adressant aux deux voisines* : Il est temps pour vous de prendre du repos. Sans martel en tête, dans l'infinie sérénité du temple qui me sera consacré et dont vous serez les prêtresses.

(Les voisines s'enfoncent dans le sol, tandis que le balcon glisse doucement sur les rails métalliques incrustés sur la façade de verre du palais. Lorsque le balcon arrive à la hauteur de la scène, Médée s'adresse à Jason.)

MÉDÉE : Viens. Puisque ton âme ne pouvait supporter la noirceur, soyons réunis dans l'explosion finale. En mari et femme. Dans une seule sphère. Qui emportera sa fluidité de verre dans l'univers.

JASON, *il jette ses vêtements poussiéreux et tachés de sang et apparaît revêtu d'une cape pareille à celle de Médée* : Je suis prêt. Depuis déjà des années. Mais il nous fallait payer, il nous fallait passer par le crime et le sang pour retrouver la splendeur qui nous a unis dès le premier instant, lorsque la flèche à deux tranchants du soleil a dardé nos regards dans la sombre quiétude de la nuit. *(Il monte sur le balcon, le dos tourné au public. Ils lèvent tous deux les mains comme pour prier et unissent leurs paumes. L'ombre de leurs mains forme une demi-lune dans la cour. Débauche de couleurs et de sons.)*

MÉDÉE et **JASON**, *en chœur* : À présent le soleil et la lune se lèvent enlacés. À présent les dissemblables ne font qu'un, ils se fondent l'espace d'un instant, le dernier. Ils retrouveront ensuite de nouveau l'inexistence glaciale de la sphère.

(Médée et Jason lèvent leurs mains réunies au-dessus de leurs têtes, tantôt légèrement, tantôt avec violence, comme s'ils s'envolaient. Et le balcon s'élève. Et les lumières et la musique deviennent effrénées. Puis elles cessent brusquement. Silence. Obscurité.)

FIN

LA FIN DE MÉDÉE

(Tragédie)

LES PERSONNAGES

MÉDÉE

JASON

ÉGÉE

PRÉCEPTEUR

ANCIEN

1^{er} GARÇON

2^{ème} GARÇON

ACTE PREMIER

(La façade de verre d'un gratte-ciel avec un balcon qui peut monter et descendre grâce à un système hydraulique. Sur sa surface, se reflètent les nuages et les levers et couchers des corps célestes. Dans la cour, une fontaine. À droite, une porte en fer mène vers un jardin à la végétation tropicale. Une autre porte en fer à gauche donne sur un parc zoologique. À divers moments de la pièce, on entend des rugissements de bêtes sauvages et des croassements d'oiseaux. La cour est jonchée de jouets sur lesquels les personnages viennent buter, se figeant un instant comme surpris.)

Scène I

(Entrent les deux fils d'Égée avec leur précepteur. Le plus âgé tient une cage où se trouve un perroquet, le plus jeune donne des coups de pied dans un ballon.)

PRÉCEPTEUR : Alors, jeune homme, peux-tu me dire pourquoi tu tiens ce perroquet emprisonné dans la cage ?

1^{er} GARÇON : Parce que nous sommes tous emprisonnés.

2^{ème} GARÇON : C'est faux. Moi, je suis libre. Hier, je me suis tiré et je suis allé nager au cap Sounion.

1^{er} GARÇON : Mais les serviteurs de père t'ont ramené de force et t'ont flanqué une raclée.

2^{ème} GARÇON : Ils ne m'ont pas battu.

PRÉCEPTEUR : Mon jeune monsieur, tu es appelé à devenir roi d'Athènes. Tu as des devoirs et des obligations.

1^{er} GARÇON : Athènes n'a que faire d'un roi désormais. Elle va bientôt passer à la démocratie. Et puis tous ces devoirs et ces obligations me serrent le cou comme un étau.

2^{ème} GARÇON : Bien fait pour toi. Moi, je vais devenir général. Ou plutôt amiral. Et je conduirai nos navires contre les Perses.

PRÉCEPTEUR : Mais pour te faire obéir, il faut d'abord apprendre toi-même à te soumettre.

2^{ème} GARÇON : À qui ? Puisque c'est moi qui serai le chef.

PRÉCEPTEUR : À toi-même. Et cela constitue la règle la plus difficile à observer, la plus stricte. Étouffer tes élans, dompter tes instincts primaires, te conformer scrupuleusement à un programme que tu t'es toi-même fixé, t'entraîner.

2^{ème} GARÇON : Mais puisque je joue au foot... Et puis, puisque je fixerai moi-même le programme, pourquoi est-ce que je ne pourrai pas le changer ?

PRÉCEPTEUR : Parce que la réussite d'un programme dépend de la constance de sa mise en pratique.

1^{er} GARÇON : Si je deviens jamais roi, je ne ferai jamais de lui mon général.

2^{ème} GARÇON : Et moi, je te renverserai et je deviendrai roi à ta place.

(Ils s'apprêtent à se battre.)

PRÉCEPTEUR : Ça suffit maintenant ! Ces manières ont assez duré. Sinon, j'appelle Médée pour qu'elle vous remette à votre place.

2^{ème} GARÇON : Médée nous aime.

1^{er} GARÇON : En grandissant, je l'observe plus attentivement et elle m'effraie. Elle a quelque chose de sauvage dans le regard et par moments son visage devient comme un masque. Tu lui parles et elle est absorbée ailleurs, perdue dans ses pensées.

PRÉCEPTEUR : C'est qu'elle a beaucoup souffert dans sa vie. Ne lui en veuillez pas. Vous, elle vous aime comme ses enfants... et même plus.

2^{ème} GARÇON : Et elle nous raconte des histoires terribles.

1^{er} GARÇON : Par moments, un peu trop terribles !

PRÉCEPTEUR : Lorsque tu étais plus petit, tu ne t'en lassais pas. Et tu lui faisais recommencer deux ou trois fois la même histoire.

1^{er} GARÇON : Maintenant, j'ai grandi. J'apprends même la géométrie !

PRÉCEPTEUR : Eh oui. Et plus tu avanceras dans cette science, plus l'espace qu'occupent les histoires sera restreint.

2^{ème} GARÇON : Mais sans les histoires, on ne peut pas vivre.

PRÉCEPTEUR : Très juste, mon général. Tu parles en vrai fils de Médée. C'est le mythe qui maintient l'univers et protège les hommes de la déraison en engendrant la peur de dieu...

1^{er} GARÇON : Ou la répugnance de l'inconnu. La dévotion est une maladie. Tout comme l'amour.

PRÉCEPTEUR : Ce ne sont pas là les enseignements de Médée. Si elle t'entendait, elle serait en colère.

2^{ème} GARÇON : Je vais tout lui rapporter.

1^{er} GARÇON : Mouchard !... Je ne veux pas lui faire de la peine. Je la respecte et je l'aime. Sans elle et ses philtres magiques, nous ne serions pas nés. Notre père était stérile.

Scène 2

(Entre Égée.)

ÉGÉE : Que font mes petits bourgeons ?

2^{ème} GARÇON : Ils poussent.

ÉGÉE : Pour devenir quoi ?

1^{er} GARÇON : Des rois.

2^{ème} GARÇON : C'est toi qui vas devenir un roi. Moi, je resterai prince. Mais je désertai et passerai du côté de Thèbes. Et avec Jason comme général, j'entrerai en campagne contre Athènes.

PRÉCEPTEUR : Mais qu'est-ce que tu racontes ? Qui t'a appris à dire des choses pareilles ?

ÉGÉE : Laisse-le. Comment une telle chose t'est-elle venue à l'esprit ?

2^{ème} GARÇON : Un jour, j'ai entendu Médée délirer pendant sa sieste...

PRÉCEPTEUR : Je t'ai déjà dit que ce n'est pas bien d'écouter en cachette.

1^{er} GARÇON : Celui-là, il n'apprendra jamais rien.

ÉGÉE : Mes enfants, ne vous chamaillez pas. Venez dans mes bras. Vous devez votre existence à Médée. J'étais stérile et c'est grâce à sa magie et à

ses remèdes que j'ai été guéri. Mais j'ai peur qu'elle ne reprenne un jour cet immense présent qu'elle m'a fait.

2^{ème} GARÇON : C'est vrai qu'elle a égorgé ses enfants ?

1^{er} GARÇON : Sottises !

ÉGÉE : C'est la vérité. Et vous devez prendre garde. À certains moments, son regard se voile et elle ne semble reconnaître personne. Pas même sa propre image. Et puis, il y a Jason. Mes espions à Thèbes signalent qu'il projette de prendre sa revanche. Il n'a pas oublié. Et comment en vérité oublier le meurtre de ses enfants ?!

PRÉCEPTEUR : Vous pensez que les enfants courent un danger ?

ÉGÉE : Je ne sais pas. Je voudrais pouvoir me montrer ingrat afin de bannir Médée du pays. Mais j'ai une dette envers elle. Elle sollicitait une protection que je lui ai accordée lorsque je l'ai accueillie ici . Je ne peux pas effacer tout cela d'un trait.

1^{er} GARÇON : Taisez-vous ! Elle vient.

2^{ème} GARÇON : J'ai peur d'elle.

PRÉCEPTEUR : Vous devez l'aimer. L'amour parvient à attendrir même les fauves les plus sauvages.

ÉGÉE : Espérons-le.

Scène 3

(Entre Médée.)

MÉDÉE : Emmenez-moi ! Emmenez-moi d'ici ! Je me sens à l'étroit ! La terre ronde notre mère ne recèle aucun lieu où je pourrais me réfugier.

ÉGÉE : Que se passe-t-il ? Qui fuis-tu ? À qui veux-tu échapper ?

MÉDÉE : Jason. Il entre en campagne contre Athènes. Son armée se mettra en marche avant l'aube. Et la nuit qui suivra sera sanglante. Les lances des soldats obscurciront l'occident.

ÉGÉE : Athènes est une ville fortifiée. De valeureux soldats la gardent. Et la déesse Athéna veille sur ses remparts.

MÉDÉE : Si le dieu est en deuil, les hommes sont aussi endeuillés.

ÉGÉE, *s'adressant au précepteur* : Éloigne les enfants.

(Le précepteur et les enfants sortent.)

MÉDÉE : Demain, la nuit sera rouge du sang de tes enfants.

ÉGÉE : ...

MÉDÉE : Emmenez-moi ! Emmenez-moi d'ici ! C'est moi qui suis la cause de tous ces malheurs. Mettez-moi à mort. Jetez-moi du haut des remparts, que je ne monte pas aux cieux sur le char de mon père Hélios.

ÉGÉE : Athènes est une cité bien gouvernée. Elle accorde l'asile à ceux qui se prosternent devant ses autels, quel que soit le crime qui les accable. Rentrons dans le palais.

MÉDÉE : Ce palais n'abritera plus mon sommeil. Je vais rester ici, à contempler le crépuscule.

ÉGÉE : Rentrons. Un lourd sommeil tombera sur tes paupières. Je te le promets.

MÉDÉE : Allons. Ô toi roi plein de justice. Que le renom de ta sagesse ne s'éteigne jamais.

(Ils sortent.)

Scène 4

(Une nuit de pleine lune. Médée est assise par terre dans la cour. Immobile. Jason entre travesti en précepteur. Il regarde autour de lui d'un air à la fois effrayé et déterminé. Il l'aperçoit. Ils se regardent pendant un bon moment. L'un ne semble pas croire à la présence de l'autre. Jason fait mine de partir. Il revient. Ils se regardent. Puis Jason fait le geste de quelqu'un qui veut chasser un fantôme et il sort.)

ACTE DEUX

Scène 1

(Entre Égée en compagnie d'un ancien. Médée est sur le balcon.)

ANCIEN : Je viens de la part du Sénat. La cité d'Athènes doit accorder l'asile à Médée, comme elle le fait pour tous les êtres traqués qui se prosternent devant ses autels.

ÉGÉE : Si Jason attaque Athènes à la tête de l'armée de Thèbes, nous le repousserons par les armes. De toutes façons, nous ne nous débarrasserons jamais de leur perfidie.

ANCIEN : Ils cherchent un prétexte pour passer à l'attaque. Et un jour, un homme viendra du nord qui nous trouvera affaiblis par nos querelles internes et nous anéantira.

ÉGÉE : L'heure n'est pas encore venue de faire fondre l'or de la statue chrysléphantine d'Athéna.

ANCIEN : Mais elle ne saurait tarder. Tout ce qui se dresse sous le soleil et resplendit... les pyramides... notre acropole... s'éteindra un jour, se perdra, pillé par des hordes étrangères.

ÉGÉE : Notre heure n'est pas encore venue. Ne précipitons pas la fin avec la hâte de la maturité.

ANCIEN : La sagesse quelquefois prévient ce qui doit tarder à surgir ou bien encore une évolution autre, inattendue, peut empêcher sa venue.

MÉDÉE : Je remercie la cité des Athéniens. Que les vœux de tous ceux qui sont poursuivis la recouvrent tel un bouclier plus puissant que toutes les armes. Je voudrais partir mais je n'ai nulle part où aller. Puisque vous me gardez, je reste, et si vous décidez de me chasser, je prendrai la route du cap Sounion sans jeter un regard en arrière.

ANCIEN : Reste. Et sois bénie. Le châtiment de tes crimes est plus lourd à porter dans la liberté que dans la captivité.

ÉGÉE : Ancien, je suivrai tes conseils. Porte-toi bien.

ANCIEN : Que la félicité soit sur ta demeure. *(Il part.)*

(Pause)

MÉDÉE : Ces jours-ci, le rêve se change souvent en cauchemar. Je m'égaré tantôt dans la lumière du jour, tantôt dans l'obscurité. Des heures passent avant que je ne revienne à moi.

ÉGÉE : La douleur voile la raison. Je te donnerai une servante qui prendra soin de toi.

MÉDÉE : Non, je t'en prie. Ce n'est pas nécessaire.

ÉGÉE : Comme tu voudras. *(Il part en la regardant d'un air inquiet.)*

Scène 2

(Jason fait son apparition déguisé en précepteur. Il se tient face à Médée.)

JASON : Vous êtes la maîtresse de cette demeure ?

MÉDÉE : Non...

JASON : Je désire voir Égée. Je suis précepteur et je cherche du travail. J'ai appris qu'il a deux fils. J'avais moi aussi des enfants autrefois.

MÉDÉE : J'intercéderai en ta faveur pour que tu aies la place.

JASON : Toi ! Pourquoi ?

MÉDÉE : Parce qu'il faut qu'il en soit ainsi.

JASON : Ne pourrions-nous arrêter ici ?

MÉDÉE : Si nous le pouvions, tu ne serais pas venu ici ce soir.

JASON : Ne pourrions-nous...

MÉDÉE : Quoi ?

JASON : Rien. Laisse.

MÉDÉE : Suis-moi. Tu vas passer la nuit au palais.

Scène 3

(Nuit. Le précepteur dans la cour avec les enfants. D'un air conspirateur.)

PRÉCEPTEUR : Je vais m'en aller demain matin. Ce soir, on me chasse. Je vous ai amené ici pour vous protéger, pour empêcher votre mort. Prenez garde à l'homme qui vous menace. Tenez-vous éloignés de Médée.

1^{er} GARÇON : Mais c'est notre marraine.

2^{ème} GARÇON : Moi, je l'aime.

1^{er} GARÇON : Je ne laisserai personne lui faire du mal.

2^{ème} GARÇON : Lorsque les autres la traitent de mégère, de sorcière et la calomnient, moi je leur jette des pierres.

PRÉCEPTEUR : Ce n'est pas elle qui m'intéresse. C'est vous que je veux protéger... Mais soit. Je ne vous demande pas d'intervenir auprès de votre père afin qu'il me garde parce que je parle couramment le grec, je connais la philosophie, ainsi que les arts et les coutumes des Grecs et des Barbares.

1^{er} GARÇON : Tu vas nous manquer.

2^{ème} GARÇON : Reviens dès que tu le pourras. Je te montrerai ma collection de cigales qui sera alors complète.

PRÉCEPTEUR : Je ne savais pas que tu collectionnais les cigales.

2^{ème} GARÇON : Je vais commencer l'été prochain.

1^{er} GARÇON , *il rit* : Jusque là, tu auras changé d'avis. Tu as un caractère instable.

2^{ème} GARÇON : Qu'est-ce que tu en sais, toi ? Tu n'es pas un savant !

PRÉCEPTEUR : Mes enfants, ne vous chamaillez pas ! Retournez vous coucher. *(Il fait mine de les prendre dans ses bras mais se retient.)* Nous nous reverrons.

Scène 4

(Sur le trône d'Égée. Le roi est assis pensif. En face de lui, Médée et Jason, debout et immobiles. Deux chandeliers projettent leur lumière.)

ÉGÉE : Bien... je t'engage.

(Jason et Médée tournent lentement la tête l'un vers l'autre et se regardent.)

MÉDÉE : Merci.

ÉGÉE : Seulement... J'aimerais que mes enfants soient en sécurité. Qu'ils puissent vivre et régner...

MÉDÉE : ... heureux.

ÉGÉE : Oui.

Scène 5

(Extérieur du palais. Nuit. Au centre, un arbre. Jason et Médée de part et d'autre de l'arbre. Leurs regards sont tournés vers le public.)

MÉDÉE : Tu es donc venu. Tu n'as pas pu résister.

JASON : Je suis venu.

MÉDÉE : Tu es venu pour que l'un et l'autre nous nous fassions souffrir jusqu'à la mort. Comme des singes fous qui se transpercent le ventre avec un tournevis rouillé..

JASON : Peut-être que ça ne durera pas aussi longtemps.

MÉDÉE : Nous ne pouvons donc échapper l'un à l'autre. Même deux enfants égorgés ne peuvent nous séparer.

JASON : Nous en aurons d'autres.

MÉDÉE : Cela ne se peut...

JASON : Nous verrons... Je vais maintenant me coucher car je suis fatigué du voyage.

MÉDÉE : Repose en paix.

JASON : Et toi, tu ne vas pas dormir ?

MÉDÉE : Je ne me couche plus dans un lit.

JASON : Demain... *(Il sort à reculons.)*

ACTE TROIS

Scène 1

(Extérieur. Au centre, un puits. Arrive Jason avec les deux enfants. Médée apparaît sur le balcon, à demi dissimulée dans l'ombre de la porte.)

1^{er} GARÇON : Toi, tu es plus amusant que l'autre précepteur. Tu ne nous fatigues pas avec un tas de théories incompréhensibles.

2^{ème} GARÇON : Et tu nous enseignes l'art de la guerre. Cela ne sera utile quand je serai général en chef. Je mènerai campagne contre les Perses et je les anéantirai. J'irai jusqu'à Ecbatane et plus loin encore. J'irai là où la lumière du jour prend naissance et où surgit fringant de son étable le char d'Apollon.

JASON : Mais il faut bien aussi que je vous raconte des histoires. Tu vas devenir roi. Elles te seront utiles. Lorsqu'un pharaon meurt... Grimpez sur la margelle du puits et unissez vos deux mains comme si vous étiez une balance en laissant l'autre relâchée sur le côté.

(Les enfants obtempèrent.)

Lorsqu'un pharaon arrive aux enfers, on lui arrache le cœur et on le met sur l'un des plateaux d'une balance. On pose une plume sur l'autre plateau. Si la balance penche du côté du cœur, l'âme du pharaon est damnée pour les siècles des siècles. Tu deviendras roi. Ou peut-être ton frère. Vous serez tous deux justes. Ou peut-être pas. Tentons l'expérience de la balance. Fermez les yeux et pensez à votre trône. Celui qui sera le plus léger va s'élever et l'autre va couler.

(Les enfants obéissent. Ils commencent à chanceler. Ils courent le risque de tomber tous les deux dans le puits.)

MÉDÉE, à Jason : Qu'es-tu en train de faire ? C'est donc plus fort que toi ?

JASON : Oui...

(Dans la cour apparaissent Égée et le précepteur.)

ÉGÉE : Les enfants, descendez tout de suite.

(Le précepteur court les aider. Il les emmène avec lui.)

ÉGÉE : Je vais tout à l'heure convoquer le Sénat à ce sujet. *(Il sort.)*

MÉDÉE : Sommes-nous donc condamnés à défier où que nous allions les lois des hommes et le bon sens des citoyens... Tu me ressembles.

JASON : Tu me ressembles... C'est pour cela que je t'ai enlevée en Colchide.

MÉDÉE : Tu me ressembles... C'est pour cela que je t'ai suivi en dispersant sur la route les membres de mon frère pour retarder nos poursuivants.

JASON : Et maintenant, qu'est-ce que nous allons faire ?

MÉDÉE : C'est toi qui demandes cela ? Tu me surprends. Jusqu'à présent, je pensais que tu étais la pointe acérée d'une lance.

JASON : Tu m'as blessé. Mes deux enfants morts, ma descendance, et Créüse, la fiancée qui m'aurait donné des princes, tous morts...

MÉDÉE : Il devait en être ainsi... Le dieu...

JASON : À présent, ma main qui tient la lance n'est plus vaillante. Et une pieuvre retient ma volonté prisonnière.

(Il se dirige vers le puits, prend appui sur la margelle et regarde au fond.

Pause.)

Scène 2

(Arrivent Égée et l'ancien.)

ÉGÉE : J'écoute, ancien. Qu'a décidé votre assemblée ?

ANCIEN : Jason restera à Athènes. Il est venu avec des intentions pacifiques et a demandé du travail dans ton palais. La déesse Hestia le protège.

ÉGÉE : Ancien, je crains pour la vie de mes enfants et héritiers. Et j'ai aussi des craintes pour l'avenir d'Athènes. Cet homme veut se venger de Médée pour le meurtre de ses propres enfants.

ANCIEN : Mais tes fils ne sont pas des enfants de Médée, même si Jason sait que c'est à elle que tu dois leur naissance. Et puis, tu ne peux condamner personne avant qu'un crime ne soit commis sur la seule présomption qu'il a un motif pour commettre ce crime. Les lois d'Athènes protègent de la tyrannie ses citoyens et les étrangers qui y demeurent. Et les lois non écrites que nous avons héritées de nos pères, et qu'ils tenaient eux-mêmes de leurs pères, protègent tout homme qui, sans armes, vient implorer pacifiquement devant nos autels. Et Jason est venu en solliciteur désarmé, risquant ainsi sa vie.

ÉGÉE : Mais l'esprit de cet homme est troublé par le malheur. Et la force d'une âme désespérée est infinie.

ANCIEN : Il est difficile d'appréhender les mystères que recèle une âme. On s'y perd plus aisément que dans le labyrinthe du Minotaure. Si tu t'avisés, par la violence ou de façon pacifique, de poser des limites à la liberté de cet homme, tu seras accusé de tyrannie et de despotisme.

ÉGÉE : En plus d'être le gouverneur de cette ville, je suis aussi père et je sens la menace qui pèse sur la vie de mes enfants.

ANCIEN : Ne cherche pas à commettre un crime pour en empêcher un autre qui peut ne pas advenir.

ÉGÉE : J'ai bien étudié la nature des hommes. Et je ne leur fais pas confiance. Si tu leur arraches un œil, ils voudront arracher le tien. Et parfois même voudront t'arracher les deux yeux.

ANCIEN : L'homme n'est pas seul en ce monde. Il existe des lois, un ordre et une justice qu'on ne peut impunément transgresser. La seule chose que quelqu'un puisse faire, c'est détruire la vie qui lui a été accordée. Mais même cela, ce n'est pas facile.

ÉGÉE : Toutes ces théories sont bien jolies mais je ne puis croire en cette justice invisible.

ANCIEN : Alors, il ne te reste plus qu'à abdiquer. Il ne t'est pas permis de régner sans crainte pour les dieux, ni merci pour les hommes. Renonce à ta

charge et va vivre pacifiquement dans une chaumière avec tes fils. Es-tu prêt à le faire ?

(Arrive le précepteur avec les deux enfants.)

ÉGÉE, *il court les étreindre* : Non. Je veux un avenir meilleur pour eux. Comme tout père.

ANCIEN : Alors, tiens ferme le gouvernail de cette cité. Et aime les hommes. Ils ne méritent pas tant de sévérité. Voilà tout ce que j'avais à te dire de la part de l'assemblée. Je me tais. *(Il part sans saluer.)*

(Pause.)

Scène 3

ÉGÉE : Médée, accorde-moi mes fils une seconde fois.

JASON : Délivre-moi du fardeau de mon âme, Médée.

PRÉCEPTEUR : Médée, aie pitié de ces enfants.

1^{er} GARÇON : Marraine, conseille mon père en ces instants difficiles pour l'État.

2^{ème} GARÇON : Médée, nous t'aimons comme une mère. Fais preuve de la tendresse qui s'impose.

MÉDÉE : Cela ne se peut. Il y a une dette qui doit être payée. Jason a ravi la toison d'or du temple d'Hélios. Et il doit être puni. Moi, je l'ai aidé en tuant mon frère. Je dois être punie. Son ambition l'a poussé à abandonner sa famille pour devenir roi. Il devait être puni. J'ai tué mes enfants pour me venger de lui. Je dois être punie. Tu as offert un asile à une odieuse meurtrière. Tu dois être puni...

ÉGÉE : Et où donc s'arrêtera cette chaîne infinie ? Quand prend-elle fin ? Devons-nous donc tous mourir pour payer les crimes de l'autre ? Si les dieux sont cruels, n'ont-ils aucune merci ?

MÉDÉE : Nous sommes trop petits pour juger les dieux et trop aveugles pour déchiffrer leurs desseins. Nous pensons qu'il n'y a ni dieu ni dessein lorsque les siècles sont tourmentés et sanglants...

(Elle descend lentement du balcon dans la cour. Les autres restent immobiles, comme si le temps s'était arrêté. Pause.)

MÉDÉE : Je ne prendrai que l'aîné de tes fils. Tu vas expédier l'autre en Crète avec son précepteur, dans les palais du roi Minos où il bénéficiera de l'éducation d'un roi et jouera avec la princesse Ariane dans les dédales du labyrinthe. Et lorsque le temps viendra où Minos demandera à Athènes de payer son tribut et d'envoyer sept jeunes gens et sept jeunes filles en pâture au Minotaure, ton fils, devenu le célèbre Thésée, mettra fin à la malédiction avec l'aide de son Ariane. Il reviendra victorieux à Athènes alors libérée. Mais grisé par sa victoire et avec l'insouciance de la jeunesse, il omettra de remplacer la voile noire sur le mât de son navire. Et toi, en proie à un soupçon infondé et poussé par un prompt désespoir et un amour paternel démesuré, tu te jetteras pour t'y noyer dans la mer qui portera ton nom.

ÉGÉE : Ne puis-je éviter ce destin qui m'est maintenant connu ?

MÉDÉE : Le Seigneur frappe de cécité celui qu'il désire perdre. Personne ne croit aux prophéties. Le prophète lui-même doute. Et lorsque le dieu en personne voudra te prendre dans les mailles du filet de l'autre monde, il jettera le trouble dans ton esprit.

ÉGÉE : Nous sommes donc impuissants.

MÉDÉE : Nous sommes petits et éphémères. Et nous nous croyons tout-puissants. Mais il suffit, assez parler. Il est temps pour moi de partir.

(D'un air solennel, elle prend l'aîné des garçons et Jason par la main et ils montent tous trois sur la margelle du puits. Ils s'enfoncent lentement dans le puits et disparaissent, alignés et inexpressifs tels des statues de pharaons.)

PRÉCEPTEUR : Que mes yeux n'aient plus à contempler une telle horreur. Que la crainte des dieux et la merci pour les hommes éclairent mon chemin.

ÉGÉE : Prends vite l'enfant. Emmène-le. Ne tarde point.

PRÉCEPTEUR : Je pars. Aussi vite que je peux. Mais on ne peut se mesurer aux flots lorsqu'ils se déchaînent.

FIN

TIRÉSIAS :
L'ÂGE MÛR D'ŒDIPE

(Drame pour six personnages, un Sphinx, écran et vidéo.)

LES PERSONNAGES

SPHINX

ŒDIPE

JOCASTE

TIRÉSIAS

CITOYEN

LAÏOS

BERGER

(Cadre : la place centrale d'Argos. Époque : en juin. Église. Demi-cercle. Quelques gradins. Un arbre. Cafés, restaurants et salons de thé. Des tables aux terrasses. Tous les écrans de télévision de la place montrent la vidéo de la représentation se déroulant dans le même cadre ou dans un autre décor. L'action est limitée dans la demi-sphère. Mais les acteurs, qui porteront de simples costumes et, pourquoi pas, des ensembles en coton de couturiers connus, pourront circuler entre les spectateurs ou même s'asseoir parmi eux et boire et manger, tandis que leurs partenaires continuent à jouer. L'acteur qui jouera le rôle de Jocaste sera aussi le technicien du groupe. Les spectateurs pourront s'asseoir le dos tourné à la scène et regarder la pièce sur l'écran. Ils pourront aussi se comporter comme si rien ne se passait. Les voix des comédiens se feront entendre, mais de manière discrète, par des haut-parleurs disposés sur toute la place. Les haut-parleurs de l'église pourront éventuellement être utilisés. Il y aura peut-être au-dessus de la tête des acteurs un écran blanc où sera diffusé le film de la représentation. Les acteurs auront ainsi la possibilité, s'ils le désirent, d'omettre certaines parties du dialogue qui seront retransmises par la bande vidéo et les haut-parleurs. Ils pourront de même interrompre la représentation et improviser. Dans ce cas, il leur suffira de dire au technicien : « Stoppez le film ! ».)

PRÉLUDE

SPHINX : Tu penses pouvoir t'échapper. Tu as résolu l'énigme mais tu n'as pas coupé le cordon ombilical qui te lie aux chrysanthèmes de l'Univers.

ŒDIPE : Les chrysanthèmes sont les têtes des êtres devenus fous. L'obscurité est devenue plus profonde. Et des plumes carnivores de leurs cheveux leur cervelle s'est déversée dans le jardin aux mandragores.

SPHINX : Tes énigmes ne me font pas peur. Je suis plus ancienne que le Verbe. Et mon farouche regard contempera vos tombes, légumes secs sans cosses, lorsque pas un son articulé ne se fera entendre pendant des milliers d'années sur la terre.

ŒDIPE : Graine de soleil volante, rougie au feu de l'indigo, je descendrai dans les faubourgs de l'univers, avec les brigades des anges qui avec les fourmis visiteront mon œil gauche. Et les couchers de soleil éclateront à la vitesse des feux d'artifice et les gerbes d'embryons se mouvront nonchalamment avec les coraux dans les profondeurs sillonnées par les foudres d'une colonie de comètes.

ACTE PREMIER

Scène 1

CITOYEN : Œdipe, accours ! La ville est en émoi. L'opposition te rend responsable de la peste qui s'est abattue sur la cité.

ŒDIPE : Ce sont les mêmes qui il y a quelque temps m'encensaient. Et ils sont prêts maintenant à chercher leur bête noire. Et s'ils ne la trouvent pas, un peu de peinture noire suffira. Singes ! Un troupeau de singes...

CITOYEN : Ne parle pas ainsi. Tu es intelligent. Tu as su résoudre l'énigme du Sphinx mais tu ne fais pas preuve de sagesse. La cité traverse des heures difficiles.

ŒDIPE : Et moi, je prospère, peut-être ? Crois-tu que cela me laisse indifférent ? Que mon sommeil n'est pas troublé toutes les nuits par de sombres rêves ?

CITOYEN : Oui, mais toi, aucun de tes enfants n'est mort. Ni Ismène, ni Antigone. Étéocle et Polynice se divertissent dans leur gymnase privé où ils invitent les meilleurs maîtres de la Grèce.

ŒDIPE : Que demande donc la cité pour s'apaiser ? Une bête noire ? Eh bien, je lui en trouverai une.

Monologue « La tristesse d'Œdipe »

ŒDIPE :

*Qui donc m'épie et inonde
mon âme d'un courroux
qui va en s'embrasant ?
Quels sont tous ses filets-yeux
qui à l'éveil m'épient
et endormi me bercent ?*

*Sur les terrasses des profondeurs
se couche récemment le soleil
et je ne sais
où prodiguer
le dernier rayon qui me reste
avant que de sombrer dans l'obscurité matinale
qui m'attend
depuis des centaines de milliers d'années
pour me gober dans sa trombe
- d'abord les yeux
et ensuite le corps qui a péché
de l'époux et fils légitime
de celle qui a commis de nombreux péchés*

*Sur les toits des profondeurs
se couche récemment le soleil
et je n'ai pas une goutte de lumière
à prodiguer
avant de sombrer dans les ténèbres profondes
qui m'attendent
depuis vingt mille ans
pour m'engloutir dans leur trombe
- d'abord la bouche
puis le regard
et enfin la clameur
qui ne se taira point
même au bout de cent mille ans.*

*Qui donc se rit et inonde
mon âme d'un courroux
qui va en s'embrasant ?
Quels sont tous ses filets-yeux
qui à l'éveil m'épient
et endormi me bercent ?*

Scène 2

(Entre Tirésias qui tient une canne d'aveugle.)

ŒDIPE : Et voici l'oracle qui vient à point. Où sont donc passés tes éphèbes, Tirésias ?

TIRÉSIAS : Où trouver des disciples de nos jours ? Les uns passent leurs journées dans les gymnases et les autres ont été dévorés par la peste.

ŒDIPE : Tu es donc resté seul avec ta canne.

TIRÉSIAS : Ne te moque pas, Œdipe. Car à trop te moquer, cela risque de t'arriver aussi. Et c'est alors Tirésias, le prophète aveugle, qui te servira de guide.

ŒDIPE : Quelle étrange prophétie ! Puissent les dieux ne jamais l'accomplir !

TIRÉSIAS : Les dieux n'accomplissent rien. Tout seuls nous arrachons nos yeux.

ŒDIPE : Mais toi, tu es né aveugle. N'est ce pas ? Aveugle et hermaphrodite.

TIRÉSIAS : Qu'est-ce que tu en sais ? On ne t'avait pas encore exposé sur le Cithéron que je savais déjà toutes les sciences et les arts des hommes.

ŒDIPE : Je sais...

TIRÉSIAS : Tu ne sais rien. Quelle arrogance ! Quel aveuglement ! Tu ne sais ni qui tu es, ni où tu vas. Tu ne vois pas plus loin que le bout de ton nez ! Et tu fais pourtant preuve d'une telle fatuité.

ŒDIPE : Qui ose parler de fatuité ! Mais moi, j'ai toutes les raisons du monde de me vanter. J'ai résolu l'énigme du Sphinx et libéré la ville.

TIRÉSIAS : Nous allons bien voir si tu sauras résoudre la nouvelle énigme que te soumet le dieu par son oracle.

ŒDIPE : Que dit ton dieu ?

TIRÉSIAS : Prends garde à ne pas blasphémer car tu en seras puni !

CITOYEN : Dis-nous donc ton oracle, prêtre, que je le transmette à la cité qui s'impatiente et veut savoir à quoi elle devra son salut.

TIRÉSIAS : « La cité sera délivrée lorsque le meurtrier de Laïos sera châtié ».

ŒDIPE : Je le châtierai moi-même, de mes propres mains.

TIRÉSIAS : En vérité, oui. Mais ne t'empresse donc point de parler. Car c'est de tes propres mains que tu t'arracheras les yeux.

CITOYEN : Mais comment pourrait-on retrouver le meurtrier de Laïos après toutes ces années ? Il a été tué par des brigands à un carrefour et on n'a relevé sur place que des traces confuses d'hommes et de chevaux.

TIRÉSIAS : Un seul possède la clé de cette énigme.

ŒDIPE : Je suis celui-là. Et je délivrerai la ville pour la seconde fois. Mais je vous demanderai en échange de me proclamer dieu et faire brûler de l'encens devant ma statue. *(S'adressant au citoyen)* Va informer les habitants de cette cité que je mets à prix le meurtrier de Laïos et offre trois talents d'or. Quiconque sait quelque chose à ce sujet doit venir me le confier.

(Le citoyen sort.)

ŒDIPE : Toi Tirésias, reste.

TIRÉSIAS : C'est un bien triste spectacle et un funeste dénouement. J'ai des bêtes sacrifiées qui attendent sur l'autel que je les étudie et les sons des arbres et le vol des oiseaux recèlent pour moi un grand mystère. Nous nous reverrons bientôt.

ŒDIPE : Bon vent !... Oracle de mauvais augure ! Laissé pour compte ! Malheureux ! *(Il est assis sur le trône, penché en avant et la tête entre ses mains.)*

Monologue « Le courroux de Tirésias »

TIRÉSIAS :

*Qui donc divague et inonde
de courroux mon âme
qui va en s'affaiblissant ?
Quelles sont toutes bouches-filets
qui à l'éveil m'épient
et mort me dévorent ?*

*Sur les terrasses de l'esprit
se couche récemment le soleil
et il y a bien longtemps
que j'ai prodigué
le dernier rayon qui me reste
avant que de sombrer dans l'obscurité matinale
qui m'attend
depuis des centaines de milliers d'années
pour m'engloutir dans sa trombe
- d'abord les yeux
et ensuite le corps
qui n'a pas eu le temps de pécher
de celui qui fut péché et fils
de celle qui a commis de nombreux péchés.*

*Sur les toits de la raison
se couche récemment le soleil
et je n'ai pas une goutte de lumière
à prodiguer
avant que de sombrer dans les ténèbres profondes
qui m'attendent
depuis vingt mille ans
pour m'engloutir dans leur trombe
- d'abord la bouche
puis le regard
et enfin la clameur
qui ne se taira point
même au bout de cent mille ans.*

*Qui donc se rit et emplit
mon âme de crabes
qui rongent ma patience ?
Quels sont tous ses filets-souffles*

*qui à l'éveil m'épient
et mort me bercent ?*

Scène 3

(Entre Jocaste.)

JOCASTE : J'ai tout entendu.

ŒDIPE : Et alors ?

JOCASTE : Ne sois pas ironique. Voilà longtemps que je me retiens de parler. Mais la mesure est comble. Je dois à présent parler pour te sauver et me sauver moi-même, ou bien me perdre avec toi.

ŒDIPE : Eh bien, parle ! Qu'as-tu à dire ? Serait-ce l'un de tes amants qui est le meurtrier de Laïos ?

JOCASTE, *le giflant* : Insolent !

ŒDIPE : Serait-ce que tu t'es empressée de te débarrasser d'un vieil époux pour partager son trône et ses richesses avec un jeune homme ?

JOCASTE : Homme sot ! Aveugle !

ŒDIPE : Sot, moi ? Moi qui ai résolu l'énigme du Sphinx et délivré la ville et ai reçu pour salaire le trône vacant et pour femme la reine veuve ?!

JOCASTE : Il n'y a pas de quoi se vanter. C'est une femme qui a résolu l'énigme du Sphinx. Car seul un cerveau féminin est capable de discerner de manière simple et décisive l'essence même du monde.

ŒDIPE : Voudrais-tu par hasard insinuer que c'est toi qui as trouvé la solution de l'énigme ? Tu me prends pour un fou, femme ?

JOCASTE : Je n'en dirai pas plus. Je me tais. Mieux vaut la mort qu'une demi-vérité, par une bouche à demi-proférée. Adieu.

Monologue « La complainte de Jocaste »

JOCASTE :

*Car voici des années
que je voyais les filets
que je les entendais rire
les rongeurs dans les greniers à blé
et je savais qu'ils comptent nos jours
les jours de la maison des Labdacides.*

*Car les petits perdurent
et la grandeur étincelle.
Car ils peuvent détruirent,
ceux qui n'attendent rien.*

*Car je les entendais rire
et lâcher des crabes
pour me ronger l'âme
car j'espérais qu'il existe un enfer
pour ces braves gens
même si ce n'est pas le même que le nôtre
- comment se pourrait-il d'ailleurs ? -*

*Car je les entendais rire
et je savais qu'ils attendent
que se casse la corde
qui me rompra le cou
et que la broche transperce
de part en part*

*les prunelles d'Œdipe
Car je les entendais rire
et lâcher des crabes
pour ronger ma patience
et j'avais beau espérer qu'il existât un enfer
pour ces braves gens aussi
je savais au fond que cela était superflu*

*dans l'économie de l'univers.
Car voici des années
que je voyais les filets
car je les entendais ronger
les serrures des greniers à blé
et je savais qu'ils aspiraient à notre fin
la fin de la maison des Labdacides.
Ils nous haïssent. Et cela semble aussi naturel
que la pluie qui tombe sur le fleuve.
Car les petites perdurent
et la grandeur étincelle.*

*Je vais à présent dénuder mon corps
afin qu'apparaissent
des champignons abcès de miséricorde
et la nuit qui ensorcelle
me recouvrira avec les fantômes des chevaux
qui sèchent sur pied dans le gel
dans l'attente de l'archange Gabriel
qui avec son glaive
enflammera leurs rênes
pour les mener à la lumière
avec les bandes de nuage oranger
témoignant de notre déchéance.
Sur les terrasses de l'esprit
se couche récemment le soleil
et il y a bien longtemps
que nous avons prodigué
le peu de folie qui nous reste
en encens et litanies,
amulettes et transactions.
Sur le royaume de sens commun
se couche récemment le soleil
et nous avons prodigué le peu de folie*

*qui s'avérait pourtant suffisante
pour supporter le tintamarre du monde
dans une goutte de parfum
un ruban.*

*À présent la douleur viendra nue
sans fioritures
tel l'éclat d'un astre
couleur de cendre survolant
le cratère des volcans
et que tous
mesurant le temps avec les critères des hommes
et non pas la clepsydre des dieux
croyaient éteint
et il s'embrasa*

étincela

et calcina le monde entier

*Nue, nue la douleur
et celui qui l'endurera
en sera irradié.*

ACTE DEUX

Scène 1

(Apparaît le spectre du berger. Tandis qu'il parle, un film montrant ce qu'il est en train de raconter est projeté sur l'écran.)

BERGER : Je vous salue, mère et fils, femme et époux, reine mère et épouse du prince, je vous salue, vous dont le destin était de vous éteindre tels deux astres radieux. Pour ma part, c'est sans le vouloir que, par un acte de charité, j'entrai dans votre constellation, la constellation des Labdacides. Bien sûr que votre destin n'aurait pu s'accomplir sans moi. Toi Jocaste, tu me donnas le nouveau-né aux chevilles percées, comme une bête accrochée à l'étal du boucher, et m'ordonnas de le pendre à un arbre afin que les corbeaux viennent le mordre et les loups et les chiens sauvages le mettent en pièces. Je le pris en pitié et le confiai au berger de Polybe, le roi de Corinthe, qui l'éleva comme son fils. Mais l'enfant était dissipé et lorsqu'il eut seize ans, son père consulta l'oracle de Delphes. La Pythie prophétisa que ce prince tuerait le roi son père et épouserait sa mère la reine. Tout ceci me fut rapporté par mon collègue le berger de Polybe. Un jour, Laïos me fit appeler car j'étais, comme tu le sais ô reine, votre homme de confiance, pour l'accompagner à Delphes où il voulait interroger la Pythie sur les moyens de sauver la ville du Sphinx qui faisait payer chèrement le droit de passage aux passants. Et la Pythie répondit : « Vous rencontrerez à un carrefour celui qui délivrera Thèbes du monstre ». Sur le chemin du retour, le roi Laïos se remémorait le précédent oracle de la Pythie, selon lequel son propre fils le tuerait et épouserait sa mère Jocaste, et le bon roi se lamentait sur l'enfant auquel on avait percé les chevilles et qu'on avait abandonné sur le Cithéron, cette même montagne où sa parente Agavé avec les autres Bacchantes mit en pièces son fils le prince Penthée. Laïos se sentait le cœur lourd, il maudissait le précédent oracle et déplorait le nouveau. Et il fouettait sa monture dans sa hâte de rentrer à Thèbes qu'il avait laissée sans protection entre les griffes du

Sphinx. À un carrefour, il cingla de sa cravache au visage un jeune cavalier qui nous barrait la route. Ensuite, tout alla très vite. L'autre, frivole, de son épée jeta à bas le roi et sa suite. Lorsqu'il en vint à moi, je me mis à genoux et lui baisai les pieds. Ses sandales laissaient paraître ses chevilles percées. « Œdipe », l'implorai-je, « épargne celui qui t'a sauvé lorsque, enfant sans défense, tu fus abandonné sur la montagne ». Son regard s'adoucit et comme fasciné, il me laissa partir. Je ne soufflai mot à personne. Je pris mon troupeau et retournai sur le Cithéron. J'apprenais de ses nouvelles par ma fille Alisso qui descendait à Thèbes retrouver son fiancé. Œdipe avait résolu l'énigme du Sphinx, délivré la cité du monstre et épousé sa mère Jocaste dont il avait eu quatre enfants : deux filles, Antigone et Ismène, et deux fils, Étéocle et Polynice. Et le temps passait et tous étaient heureux. Ma fille épousa son galant et j'invitai toute la ville à ses noces. Tu m'honoras toi aussi de ta présence, Jocaste, avec le roi ton fils. Même lorsque la peste s'abattit sur la cité et que tous chuchotaient que l'ombre qui planait sur la mort de Laïos devait être dissipée, je continuai à me taire. Jusqu'au jour où le mal frappa ma fille et sa famille. Tous moururent, même le bébé dans son berceau qui aurait porté mon nom. L'injustice m'étouffait et j'allai par les rues dénoncer Œdipe, la cause de tous ces maux. « C'est lui, le miasme qui souille notre cité ! » hurlai-je. Et les citoyens, fidèles à leur roi qui les avait délivrés du Sphinx, me lapidèrent. Je me tiens à présent ici, spectre de chimère, ombre entre les ombres, pour faire tourner à nouveau la roue du destin. Je le fis une première fois par charité, en ne supportant pas qu'un nouveau-né fut mis en pièces par les bêtes sauvages, et une seconde fois par colère, parce que je ne pus accepter qu'un bébé, mon petit-fils, dut succomber à la peste pour payer les crimes d'un autre.

J'ai payé par ma mort ces deux interventions dans l'œuvre des dieux. Je fais maintenant partie de votre constellation, la constellation des Labdacides. J'ai mérité ce trophée par l'extermination de toute une génération et l'extinction de ma famille. Je suis venu ici, détaché des Ténèbres pour apporter la Lumière. À présent, tout est clair. Vous pouvez maintenant vous diriger sereinement vers la mort. Vous avez fait tout ce qu'il fallait pour que s'accomplisse l'oracle de la Pythie. Adieu ! Nous nous reverrons Œdipe, moi satellite de ton astre, fidèle jusqu'à la fin des temps. *(Il sort.)*

ŒDIPE : Que se passe-t-il ?

CITOYEN : C'est un vieillard rendu fou par la mort de sa fille. Elle a succombé à la peste. Il a commencé à débiter toutes sortes de mensonges : qu'il t'avait trouvé enfant sur la montagne, suspendu à un arbre avec les chevilles percées ; qu'il t'avait recueilli et élevé comme son propre fils, te nommant Œdipe en raison des blessures à tes pieds, pour te donner ensuite à une famille royale qui t'avait adopté. Pour finir, il s'est mis à hurler que c'était toi qui avais tué Laïos à ce carrefour, car il ne s'était pas écarté pour te laisser la priorité. Quand les habitants de la ville l'ont entendu t'accuser aussi impudemment, ils l'ont lapidé.

ŒDIPE : ...

CITOYEN : Il est mort. Nous avons trouvé notre bête noire et l'avons sacrifiée. Il a pris sur lui la malédiction qui pesait sur notre cité. Sous peu, le mal régressera. Dors tranquille, ô notre roi. Tu n'as nul besoin à présent de chercher le meurtrier de Laïos.

ŒDIPE : Si. Il le faut.

CITOYEN : Il le faut ?

JOCASTE : Il le faut ? Pourquoi ?

ŒDIPE : Parce qu'il le faut.

CITOYEN : Mon roi, je te remercie de m'avoir écouté. Je pars et te laisse prendre quelque repos. Je transmettrai à la cité ton approbation pour la lapidation du vieillard. (*Il sort.*)

JOCASTE : Et maintenant, que comptes-tu faire ?

ŒDIPE : Je veux savoir la vérité.

JOCASTE : La vérité... La vérité... Je ne connais personne qui s'en soit bien trouvé. Même le Sphinx est devenu poussière en entendant la réponse à son énigme.

ŒDIPE : Mais moi, je dois savoir.

JOCASTE : Pourquoi ? Tu n'es pas supérieur au commun des mortels. La vérité sera peut-être un fardeau trop lourd pour toi.

ŒDIPE : Cesse de me dorloter. Je ne suis pas ton enfant... Le suis-je ?

JOCASTE, s'effondrant : Lorsque j'étais enceinte, Laïos consulta l'oracle à Delphes pour savoir s'il aurait un héritier qui règnerait avec gloire et honneur à Thèbes. La Pythie l'instruisit par les lèvres de Tirésias – que les dieux me

pardonnent, je n'ai jamais accordé grande confiance à ses dires – que ce fils le tuerait à un carrefour et prendrait sa succession non seulement sur le trône mais dans ma couche nuptiale. Convaincu que ce serait un garçon, Laïos décida alors que l'enfant, à sa naissance, serait abandonné sur la montagne pour devenir la proie des bêtes sauvages. Moi, je priais que ce fût une fille pour la sauver et avoir un soutien dans mes vieux jours. Mais ce fut un garçon. On l'arracha de mes bras tandis que je l'allaitais, on lui perça les chevilles et on le suspendit à un arbre comme une bête à l'abattoir. La nuit, en cachette, j'allai le délivrer et le remis à un berger pour qu'il l'éleve. Je viens d'apprendre que cet homme plein de bonté a été lapidé. Que son âme repose en paix...

ŒDIPE : Et qu'est-ce que j'ai à voir dans tout cela ?

JOCASTE : Le premier soir, lorsqu'on m'a mariée au héros qui avait résolu l'énigme du Sphinx, avant de me coucher à son côté, j'ai baigné ses pieds avec des huiles aromatiques. En apercevant les marques sur ses chevilles, j'ai étouffé un cri. Et lorsque j'ai mis au monde quatre enfants – deux fils et deux filles – je n'ai pas davantage crié. L'horreur était silencieuse et étouffait mes cris à la racine.

ŒDIPE : Et en quoi tout cela me concerne-t-il ?

JOCASTE : En rien... Je ne peux plus le supporter. Adieu. Je me retire. Je vais fermer portes et fenêtres pour pouvoir hurler. *(Elle s'en va.)*

ŒDIPE : Adieu.

(Pause. Le spectre de Laïos apparaît. Il s'adresse à Jocaste.)

LAÏOS : Tu peux à présent te retirer dans tes quartiers. Tu sais ce que tu as à faire. Toi qui ne croyais pas aux oracles d'Apollon, tu ne reverras pas la lumière du soleil. Je suis venu car je t'ai beaucoup désirée et je ne veux pas te voir t'arrachant les cheveux... Et puis tout ce qui va suivre, sans pitié pour toi-même, sans crainte pour les morts ni peur de l'obscurité qui t'enrobera. Abominable que tu es, abominable entre toutes les femmes, je ne savais pas la douleur que je semais, l'horreur et l'abysse qui nous engloutirait tous, la génération des Labdacides resplendissante de lumière, lorsque j'entrais apaisé dans ton sein, bleu navire aux voiles déployées... C'est moi le fautif.

Je n'aurais pas dû exposer l'enfant sur la montagne, je n'aurais pas dû le fouetter au visage par deux fois lorsqu'il me coupa la route à ce carrefour. Je n'aurais pas dû me rendre à deux reprises à Delphes : la première pour connaître la destinée de l'héritier qui allait naître et la seconde pour élucider la destinée de la cité, pour savoir comment la sauver du Sphinx. L'énigme était aisée – un jeu d'enfant – mais j'ai toujours été respectueux des dieux, je voulais leur avis avant d'essayer. Même à présent, alors que tout prend fin, que toutes choses dans leur noirceur paraissent claires et lumineuses, même à présent, je me demande ce qui serait arrivé si je n'avais pas été par nature si respectueux. Mais à quoi bon ? Il est désormais trop tard pour continuer à ressasser les mêmes choses. Que les meules broient la bonne graine afin d'en faire une farine de choix, sucre en poudre que laissent à leur suite les astres éteints. Continuez !... Qu'on en finisse enfin avec cette obscurité qui nous entoure. Dans le gouffre béant du volcan de Théra où sera englouti notre spectre ivre de vanité et d'outrage.

(Jocaste sort. Le spectre de Laïos également. Après quelques instants, on entend le hurlement de Jocaste qui s'est pendue avec sa ceinture. La scène est projetée au ralenti sur l'écran de la vidéo.)

ACTE TROIS

Scène 1

(Arrive Tirésias guidé par le citoyen.)

ŒDIPE : Que se passe-t-il ?

TIRÉSIAS : Jocaste s'est pendue. Elle ne supportait pas l'infamie d'avoir épousé son propre fils.

ŒDIPE : Et alors ? Chacun est libre de faire ce qu'il veut de sa vie.

TIRÉSIAS : Toi, tu as promis de châtier de tes propres mains l'assassin de Laïos.

ŒDIPE : Oui, j'ai promis.

TIRÉSIAS : Alors ? Tu l'as trouvé ?...

ŒDIPE : ...

TIRÉSIAS : Des témoins t'ont vu tuer ton père à ce carrefour car son attelage t'empêchait de passer.

ŒDIPE : Il n'y avait aucun témoin. Et les chevaux ne peuvent pas parler.

TIRÉSIAS : Il y a des témoins. Et l'un d'entre eux, le plus bavard, a relaté à tous ton crime.

ŒDIPE : Je suis donc perdu. Je dois me punir moi-même.

TIRÉSIAS : Si tu es un souverain juste, il te faut tenir ta promesse. Car la parole d'un grand roi a force de loi.

ŒDIPE : Crétin boutonneux. Je me suis laissé prendre à ton piège...

TIRÉSIAS : Bien avant ta naissance.

ŒDIPE : C'est toi qui as manigancé le soi-disant oracle de la Pythie. C'est toi qui es à l'origine de mon abandon et de la haine que j'éprouvais pour mon père et ma mère. C'est toi qui as causé toutes ses morts. C'est toi le coupable. C'est toi que je dois châtier.

TIRÉSIAS : Ce que tu peux être drôle ! Pourquoi aurais-je fait tout cela ? J'ai suffisamment de pouvoir et je n'envie pas le tien ?

ŒDIPE : Mais l'argent ne t'est pas indifférent.

TIRÉSIAS : Non, en effet. Mais qu'est-ce que ceci vient faire dans les desseins des dieux ?

ŒDIPE : Toi qui es vieux et sage, dis-moi : qu'ai-je fait pour mériter ce châtiment des dieux ?

TIRÉSIAS : Ta question est difficile, mon fils, et je n'en connais point la réponse. Les desseins de l'Inconnu sont indéchiffrables et ses voies impénétrables.

ŒDIPE : Il me faut donc entrer là. Dans cette chambre aux fenêtres closes et aux portes fermées à double tour. Je prendrai la broche qui retient sa tunique à son épaule et, quand je l'aurai vue une dernière fois nue, j'arracherai mes yeux hors de leurs orbites.

CITOYEN : Œdipe, ceci n'est pas nécessaire. Nul n'attend de toi une telle atrocité. La cité ne veut pas qu'un nouveau crime retombe sur elle. Il y a eu trop de morts. Il suffit.

ŒDIPE : On voit bien que tu n'as pas l'étoffe d'un chef ! Lorsque le bouc mène sans le vouloir le troupeau à l'abîme, il se doit de s'y jeter le premier. J'irai. Et va-t-en dire aux citoyens de cette ville que je renonce à toutes mes dignités et au pouvoir.

TIRÉSIAS : Tu commences à voir les choses de façon juste. Va, mon enfant. Je t'attendrai. Moi l'aveugle, je conduirai celui qui n'aura plus ses yeux. Presse-toi.

ŒDIPE : J'y vais de ce pas. *(Il entre dans le palais.)*

(Apparaît le fantôme de Jocaste qui arrête Œdipe.)

JOCASTE : Arrête !... Toute notre vie, nous cherchions à soudoyer le Temps avec des ombrelles en soie, en surchargeant de plumes de faisans les chapeaux bariolés, en oignant notre corps d'huile de phoque afin qu'il glisse entre les mains des esprits sur l'estrade de lutte des Ténèbres... Mais on ne peut soudoyer le Temps. Nous n'avons pu que nous effleurer du bout des lèvres et quatre enfants sont nés qui ont grandi avec la rapidité du soleil qui chasse l'ombre de la roche marine. Il nous a pourtant été donné de savourer une goutte de bonheur dans un océan de larmes. Elle nous aidera à endurer l'obscurité qui sera notre lot, car lorsqu'on gagne l'obscurité par la lumière,

celle-ci prend sa revanche... Tu peux maintenant continuer. Tu peux t'en aller vers ton destin. Je tenais à te dire certaines choses. C'était comme des galets qui pesaient sur la conque de ma voix et dont je voulais me décharger afin qu'allégée je poursuive mon voyage vers les ténèbres. Adieu ! Nous nous reverrons d'une autre manière, ainsi que le Temps nous l'enseignera... Car assurément, nous ne nous séparons pas ; nous sommes époux dans la constellation des Labdacides, notre constellation. Poursuis ton chemin ! (*Elle sort.*)

Scène 2

(Entre le spectre de Laïos. Il s'adresse à Œdipe.)

LAÏOS : Tu peux à présent te retirer dans les quartiers des Ténèbres. Tu sais ce que tu as à faire. Toi qui ne croyais pas aux oracles d'Apollon, tu ne reverras pas la lumière du soleil. Je suis venu maintenant car je t'ai beaucoup pleuré, j'ai souffert et me suis torturé moi-même pour t'avoir cruellement abandonné sur la montagne. Je suis maintenant venu car je t'ai beaucoup aimé et ne veux point te voir les yeux crevés... Et puis, tout ce qui va suivre, sans pitié pour toi-même, sans crainte pour les morts ni peur de l'obscurité qui t'enrobera. Abominable que tu es, abominable entre tous les fils, toi qui as semé des enfants dans le sein de ta mère. Abominable que tu es, abominable entre tous les fils, toi qui as assassiné ton père d'un coup de couteau. Abominable que tu es, abominable entre tous les hommes, je ne savais pas la douleur que je semais, l'horreur et l'abysse qui nous engloutirait tous, la génération des Labdacides resplendissante de lumière lorsque, bleu navire aux voiles déployées, j'entrais apaisé dans le sein de ta mère... C'est moi le fautif. Je n'aurais pas dû t'exposer enfant sur la montagne. Sur ce Cithéron où notre parente Agavé de ses propres mains mit en pièces son fils Penthée. Sur le Cithéron où Actéon, le fils de sa sœur Ino, fut dévoré par ses propres chiens. C'est moi le fautif. Je n'aurais pas dû te fouetter par deux fois au visage lorsque tu me coupas la route à ce carrefour. Je n'aurais pas dû me rendre à Delphes à deux reprises : la première pour connaître ta destinée, la

destinée de l'héritier qui allait naître et la seconde pour élucider la destinée de la cité, pour savoir comment la sauver du Sphinx. L'énigme était aisée – un jeu d'enfant – mais j'ai toujours été respectueux des dieux, je voulais leur avis avant d'essayer. Même à présent que tout prend fin, que toutes choses dans leur noirceur paraissent claires et lumineuses, même à présent, je me demande ce qui serait arrivé si je n'avais pas été par nature si respectueux, si tu n'avais pas été arrogant et frivole. Mais à quoi bon ? Il est désormais trop tard pour continuer à ressasser les mêmes choses. Que les meules te broient, toi, la bonne graine afin d'en faire une farine de choix, sucre en poudre que laissent à leur suite les astres éteints. Continuez !... Qu'on en finisse enfin avec cette obscurité qui nous entoure. Dans le gouffre béant du volcan de Théra où sera englouti notre spectre ivre de vanité et d'outrage.

ŒDIPE : J'y vais de ce pas. Mais sans l'horreur qui était la mienne. Seule reste la crainte des dieux. Et la peur ne me déchire plus le cœur.

LAÏOS :

*L'abysse à laquelle tu aspires
tu la trouveras
l'horreur qui visite ton âme
les nuits dans les salles obscures
avec les pieuvres des rêves
venant se clouer sur ta crosse
L'abîme que tu t'attends à savourer
te sera alloué en eau salée
qui ouvrira tes entrailles à la lumière*

ŒDIPE : Je n'ai peur de rien. Car l'énigme du Sphinx était véritablement aisée, tout juste bonne pour des enfants. L'homme était la réponse. Pas n'importe quel homme mais celui qui cherche à savoir qui il est, celui qui peut supporter en lui la vue de l'affreuse figure de la Gorgone sans être glacé d'horreur. Et moi j'ai eu la force de contempler l'hirsute bête sauvage et les serpents qui auréolaient ma figure de lumière et tous les monstres mythiques qui écartelaient mon corps. Car mon âme à moi est sur mon épiderme. Pas

comme cet autre Œdipe qui viendra dans cinq siècles. Non. Je n'ai plus peur de rien.

LAÏOS : Car tu es né dans l'horreur et la douleur fut ton lait, par les nuits de froidure où les hurlements des loups te berçaient sur le Cithéron. Tu as goûté au monstrueux. Va vers la lumière qui t'attend : paradis où du sein de Jocaste perle le lait et des chrysanthèmes du Cosmos coule le miel récolté par les abeilles de l'espace. *(Il sort.)*

ŒDIPE : J'y vais. Sans l'horreur qui était la mienne. Seule la crainte des dieux demeure. Et la peur ne me déchire plus le cœur. *(Il sort.)*

Scène 3

(L'écran et les vidéos projettent au ralenti l'image d'Œdipe s'arrachant les yeux.)

CITOYEN : Qu'il ne me soit plus donné de contempler pareille horreur. Je m'en vais porter les nouvelles à la cité. Créon sera heureux d'apprendre que le trône de la riche ville de Thèbes est en deuil. Sale chien. Et cupide avec ça! *(Il sort.)*

TIRÉSIAS : Un cycle à présent s'achève. Ce soir la lune se lèvera sur une nuit sans fin.

(Œdipe apparaît, aveugle et trébuchant. Ses vêtements sont en lambeaux. De la cendre et du sang partout.)

ÉPILOGUE

SPHINX : Tu croyais pouvoir t'échapper. Tu as résolu l'énigme mais tu n'as pas coupé le cordon ombilical qui te relie aux chrysanthèmes de l'Univers.

ŒDIPE : Les chrysanthèmes sont les têtes des êtres devenus fous. Et l'obscurité est devenue plus profonde. Et des plumes carnivores de leurs cheveux leur cervelle s'est déversée dans le jardin aux mandragores.

SPHINX : Tes énigmes ne me font pas peur. Je suis plus ancienne que le Verbe. Et mon farouche regard contempera vos tombes, légumes secs sans cosses, lorsque pas un son articulé ne se fera entendre pendant des milliers d'années sur la terre.

ŒDIPE : Graine de soleil volante, rougie au feu de l'indigo, je descendrai dans les faubourgs de l'univers, avec les brigades des anges qui avec les fourmis visiteront mon œil gauche. Et les couchers de soleil éclateront à la vitesse des feux d'artifice et les gerbes d'embryons se mouvront nonchalamment avec les coraux dans les profondeurs sillonnées par les foudres d'une colonie de comètes.

SPHINX : Va, maintenant. Suis les pas de Tirésias. Thèbes a un nouveau prophète.

(Œdipe tâte le visage de Tirésias, il prend appui sur lui et tous deux se retirent. Les vidéos et l'écran les suivent dans les ruelles d'Argos.)

TIRÉSIAS : Arrêtons-nous ici pour prendre un peu de repos. Goûte l'eau de cette source. Cela t'aidera à reprendre courage.

ŒDIPE : Ne vaudrait-il pas mieux que je meure ?

TIRÉSIAS : Dans la bouche d'un héros, ces paroles sont une honte. À présent tous les regards dans cette ville sont tournés vers toi. C'est maintenant que tu dois vaincre le sphinx et prouver que tu es bien cet homme plein de sagesse qui méritait de monter sur le trône de Thèbes.

ŒDIPE : J'ai vécu jusqu'à présent comme quelqu'un qui tombe et se laisse simplement tomber. Je dois dorénavant chaque matin décider si je dois entamer la journée, si je dois quitter mon lit ou sombrer dans le silence. Maintenant tout mouvement m'est douloureux, comme si je me trouvais au fond d'une mer pesante.

TIRÉSIAS : Tu te trouves à présent au cœur de l'existence. Tu peux si tu le désires recommencer ta vie ou bien la couper en deux et l'écraser sous tes pieds.

ŒDIPE : On nous apprend à survivre, à fonder une famille, faire des enfants, accroître nos terres et nos bêtes. Seulement personne ne nous apprend à conquérir notre mort. Mais peut-être personne n'est-il en mesure de le faire.

TIRÉSIAS : Je t'enseignerai tout ce que tu demandes. Et quand tu seras vieux à ton tour, les aveugles auront recours à toi pour être guidés.

FIN

ÉLECTRE PRISONNIÈRE DE PYLADE

(Tragédie)

LES PERSONNAGES

PYLADE

ÉLECTRE

ORESTE

CLYTEMNESTRE

ÉGISTHE

LES DEUX GARÇONS

(Extérieur d'une maison de maître à l'architecture post-moderne. Des rosiers rouges en fleur se reflètent sur des parois en verre. Électre est allongée sur un sofa. Près d'elle, un meuble faisant office de bar avec des carafes en cristal remplies de boissons de toutes les couleurs. À gauche, deux balançoires pour les enfants. À droite, une lourde porte qui tourne sans bruit sur ses gonds. Lorsque les lumières s'allument, les enfants sont en train de se balancer et Électre est à moitié endormie sur le sofa. La porte s'ouvre silencieusement et Pylade apparaît. Il marche à pas feutrés pour ne pas réveiller Électre.)

ÉLECTRE : Tu n'as pas besoin de prendre toutes ces précautions pour ne pas me déranger.

PYLADE : Rentrez, les enfants ! *(Les enfants une fois sortis, la porte se referme sans bruit.)* Cela fait des années que j'essaie de me montrer le plus discret possible.

ÉLECTRE : Et c'est bien ça qui m'énerve.

PYLADE : Je sais que tu aurais préféré qu'on s'affronte. Ton sang à toi bout mais le mien est paisible...

ÉLECTRE : Trop paisible...

PYLADE : Eh oui, je suis quelqu'un d'affable. Et on ne peut guère reprocher à quelqu'un son amabilité. J'espère bien que nos enfants me ressembleront.

ÉLECTRE, *se redressant* : C'est à moi qu'ils ressemblent. *(Pause.)* Le sang d'Agamemnon coule dans leurs veines.

PYLADE : Ainsi que celui de Clytemnestre. Et d'Égisthe.

ÉLECTRE : D'où le sors-tu celui-là et pourquoi évoques-tu son nom ? Qu'est-ce qu'il a à voir avec moi et avec ma lignée ?

(Pause)

PYLADE : On raconte que tu es sa fille naturelle.

ÉLECTRE, *éclatant d'un rire sarcastique* : Qui raconte des choses pareilles ? Qui peut bien colporter ces ragots ? Est-ce que c'est toi ? Je ne vois pas quel avantage tu peux en tirer pour ta maisonnée.

PYLADE : Il n'y a qu'une vérité. Et personne ne saurait demander de tirer quelque avantage de la vérité.

ÉLECTRE : Les vérités sont multiples, aussi nombreuses que les galets de la mer. Et qui peut compter les galets d'une seule et unique mer ?

(Pause)

PYLADE : Lui – Oreste – c'était le fils de son père. Agamemnon tout craché.

ÉLECTRE, *d'un air égaré* : Oui... tu te montres bien loquace aujourd'hui! Que se passe-t-il ?

PYLADE : Rien.

ÉLECTRE : Que s'est-il passé ? Parle.

PYLADE : Ha ! La fille d'Égisthe est en colère. Le lionceau ivre montre les dents. Ne t'inquiète pas, mon ange. Je n'ai pas peur de toi dans cette torpeur où tu flottes et dans laquelle tu vas sombrer.

ÉLECTRE : C'est ce que tu crois. Je suis de bonne trempe moi, tu vas voir. *(Elle tente désespérément de se soulever du sofa mais retombe en arrière. Ses yeux lancent des éclairs.)* Tu vas voir.

PYLADE : Oui, je vais voir... mais maintenant calme-toi. C'est l'heure de ta sieste. Et à ton réveil je t'apporterai ta sangria de l'après-midi avec une tranche d'abricot, dans laquelle j'aurai dilué une cuillerée du sang d'un taureau tué par ce torero qui te plaît.

ÉLECTRE, *à moitié endormie* : De qui parles-tu ?

PYLADE : De ce petit jeune homme imberbe aux yeux noirs et à la taille si fine, celui que tu dévorais des yeux une nuit entière et dont tu as acheté la photo à une vieille marchande des rues – une sorcière je crois – lorsque la lune était dans son décroît.

ÉLECTRE : Je ne sais pas de quoi tu parles.

PYLADE : Mais moi, je sais. Dors. *(Il sort.)*

ÉLECTRE : Les chevaux de mon imagination peuvent maintenant galoper. Et je vais boire le breuvage magique du thyrsé. *(Elle tend la main vers une*

*carafe de cristal contenant un liquide rouge. Sa main retombe sur le côté.
Épuisée, elle s'endort.)*

(Le fantôme d'Égisthe apparaît.)

SPECTRE D'ÉGISTHE / PREMIÈRE APPARITION

*Dans un navire qui nous emporte
au large
du petit port
et nous y ramène
ni ne voyageons
ni ne jetons l'ancre
liés à l'obscurité
par un cordon ombilical
hypertrophié
qui saigne
ne supportant pas l'élan de notre désir.
Et nous rêvons de voyages
vers de lointaines galaxies
avec d'étranges formes de vie
et des ombres dans l'éclat des regards
vertes, rouges et indigos
Dans un navire qui nous emmène
au large
du petit port
et nous y ramène
ni n'accostons
ni ne voyageons
liés à l'obscurité
par un cordon ombilical
hypertrophié
que fait saigner*

*le tourment du désir.
Nous vivons sans extraterrestres
sans voyages vers de lointaines galaxies
Que cesse la manie destructrice
et que les coraux sur les montagnes
couronnent
le paisible battement de cil de notre enfant.*

(Égisthe disparaît. Entre Pylade quelque peu inquiet qui réveille Électre.)

PYLADE : Électre, pardonne-moi de t'avoir réveillée. Un jeune homme en haillons vient d'arriver, un voyou ivre dont les habits tachés de boue verdâtre sont pleins de punaises. Il m'a montré une bague en or pareille à la tienne et m'a affirmé que tu le recevrais.

ÉLECTRE : Fais-le entrer. Et laisse-nous seuls.

(Pylade sort. La porte se referme pour s'ouvrir de nouveau lorsque Oreste entre. Il se tient quelques minutes debout et immobile au centre de la scène. L'éclairage change. Électre sombre dans un profond sommeil.)

ORESTE : L'idée seule qu'un autre peut poser ses mains sur toi me rend jaloux.

ÉLECTRE : Tes paroles sont miel pour moi l'orpheline, la malheureuse.

ORESTE : Tais-toi. Le tyran pourrait nous entendre.

ÉLECTRE : Frappe, mon frère, frappe fort.

(Entre Pylade, tel qu'il était lors du meurtre de Clytemnestre.)

PYLADE : Êtes-vous devenus fous ? Ils vous nous entendre du palais et notre plan tombera à l'eau.

ÉLECTRE : C'est Pylade, ton ami.

ORESTE : Nous avons grandi ensemble dans la maison de Strophios en Phocide. Il est le seul que j'admettrai pour ton époux.

(L'éclairage change. Le rêve a pris fin. Tous trois restent immobiles sur scène. Pause.)

ÉLECTRE : Donne l'ordre que l'on prépare une chambre pour notre invité.

(Pylade se retire. Silence.)

ORESTE : Comment peux-tu supporter de rester ici ?

ÉLECTRE : Comment peux-tu supporter d'errer ainsi au dehors ?

ORESTE : Tu bois trop.

ÉLECTRE : Va te changer. Tu empestes.

ORESTE : Cesse donc de me donner des ordres.

ÉLECTRE : De vrais enfants. Rien ne change donc jamais ?

ORESTE : Tout change.

ÉLECTRE : Et toi, de prince tu es devenu mendiant.

ORESTE : Il fallait donner fin à tous ces crimes.

(Entre Pylade. Silence.)

PYLADE : Ainsi en avait-il été décidé par les dieux. On ne pouvait pas faire autrement.

ORESTE : C'est ce que tu m'as dit à l'époque. Avant que je n'enfonce ma lame dans le sein qui m'avait allaité. Et j'ai erré pendant des années avec tous les gredins de la création, moi leur ennemi et leur frère. *(À Électre.)* Arrête de boire.

PYLADE : Le dîner sera bientôt servi.

(Ils restent immobiles tandis que l'éclairage se modifie. Nuit. Électre dort sur le sofa. Oreste se tient debout derrière elle, les bras croisés sur sa poitrine. Il se parle à lui-même.)

ORESTE : Tu n'aurais pas dû avoir des enfants avec lui. Je le hais. Sans lui, le crime n'aurait pas pu être conçu. C'est lui qui a crié à l'instant crucial :

« Frappe donc ! C'est Apollon qui l'ordonne à travers ma voix ! » Apollon ! À présent, je le sais : les dieux ne s'inquiètent pas des hommes. Leurs humbles destinées ne les préoccupent pas. Pylade ! Il a épousé la fille d'Agamemnon et lui a fait deux enfants. Ici, dans sa modeste demeure de Phocide.

ÉLECTRE : J'étais lasse d'attendre en vain que tu reviennes. Et que me parviennent à ton sujet les rumeurs les plus contradictoires. Tantôt on t'avait vu qui allait boitant par les rues de Larissa, sur l'acropole d'Argos. Tantôt on t'avait aperçu crasseux et dans la misère à Delphes. Ou bien encore en proie à la démence dans le temple de Poséidon au cap Sounion où tu conversais avec les flots. Et c'était comme si tu étais habité par mille visages parmi lesquels je ne reconnaissais pas mon frère adoré. Oui, je t'ai attendu mais c'est la vie qui n'attend pas.

ORESTE : Des excuses, tout ça ! Tu aurais dû attendre.

ÉLECTRE : Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

(Le spectre de Clytemnestre fait son apparition.)

CLYTEMNESTRE :

*Mon cœur aspire à voir encore des terrasses
de Mycènes*

*le soleil se lever derrière les dures montagnes
mamelles qui sèvrent les coursiers d'Apollon
Apollon que j'exècre.*

*J'ai honte moi aussi de ce sang pauvre
qui s'est uni à notre lignée*

*et si je le pouvais c'est de mes mains
que j'étranglerais ses deux fils
maigres héliotropes*

croissant en vigne étrangère.

Mais pour l'heure rien ne peut y remédier.

*Cette nuit vous coucherez ensemble sur le sofa
et puissent Héra, Déméter et Aphrodite
vous guider.*

L'enfant qui naîtra prendra mon nom.

(Elle disparaît. Pause. Oreste s'allonge aux côtés d'Électre. Ils donnent ainsi l'image de statues d'époux couchées sur le couvercle d'un sarcophage romain. Silence. Les deux fils de Pylade et Électre passent comme des somnambules. Oreste se soulève à demi et les saisit. Pause. Le spectre d'Égisthe apparaît.)

ÉGISTHE / SECONDE APPARITION

*Je suis venu sauver la fleur
de ma lignée
avant que le gel
ne la pétrifie.*

*Électre, réveille-toi ! Pylade !
Ta lignée va être anéantie !*

(Entre Pylade encore mal réveillé. Les enfants se dirigent lentement vers lui.)

LES DEUX GARÇONS, *en chœur* : Nous sommes venus car nous avons été réveillés par Castor et Pollux. La douce clarté des étoiles qui entrait par la fenêtre nous a guidés ici, à ce petit lac de lumière.

(Pylade les étreint. Électre se réveille et se redresse.)

ÉGISTHE : Électre, ma fille ! Emmène Oreste ton frère, prends avec toi la graine qui se nourrit au sang de tes entrailles, et rendez-vous à Mycènes pour reprendre le trône qui vous appartient. Et afin de donner enfin un terme aux crimes qui ont accablé notre lignée, toi Pylade garde tes fils loin des enfants d'Oreste. Mais que dis-je ? Ce qui doit arriver arrivera. J'ignore si la guerre est dans la nature de l'homme mais je sais qu'il est malaisé – presque impossible – d'étouffer l'incendie qui dévaste la forêt après la sécheresse.

(Pylade pénètre dans la maison en prenant avec lui les enfants. Électre part pour Mycènes, soutenue par Oreste.)

ÉGISTHE : Et toi Apollon, qui dissimules ta présence aux yeux des mortels, viens porté par les ailes du vent afin de m'enseigner l'obscurité éblouissante des éclats de lumière sur les mystères de la vie et de la mort.

(Il disparaît dans une flamme. La scène un court moment reste vide.)

AGAVÉ REINE DES COQUILLAGES

(Tragédie)

LES PERSONNAGES

DIONYSOS-BACCHANT

AGAVÉ

CADMOS

TIRÉSIAS

PENTHÉE

GARDE

(Décor. Au centre, posé à la verticale et à moitié enfoui, un grand coquillage marin brillamment éclairé. Un garde se tient à côté. Agavé, somptueusement vêtue et la chevelure hirsute, sort du coquillage. Elle jette des regards impatients à gauche et à droite, comme si elle attendait quelqu'un. Puis elle se fige. Ensuite, d'un mouvement brusque, elle pivote sur elle-même et se réfugie dans le coquillage, comme poursuivie. Sa façon de se mouvoir évoque une dangereuse créature marine.)

GARDE : Sept années se sont écoulées sans qu'elle puisse trouver l'apaisement. Reine des coquillages. Tous l'adorent. Elle punit sévèrement toute femme qui faillit. Elle pourtant, chaque nuit, affublée d'un déguisement, sort et s'en va errer. Ce qu'elle fait, je l'ignore. Je lui ai maintes fois proposé, en tant que garde et en tant qu'amant, de l'accompagner. Elle refuse obstinément. La dernière fois, elle m'a cinglé le visage. J'en porte encore la marque.

(Agavé apparaît sans ses bijoux et ses vêtements royaux, déguisée en simple femme du peuple et outrageusement maquillée, comme si elle comptait aller rejoindre un amant.)

GARDE : Où vas-tu ?

AGAVÉ : Écarte-toi de mon chemin. Je n'ai pas envie de te fouetter aujourd'hui. Tu portes encore la marque de la fois précédente.

GARDE : Tu sembles fatiguée. Il est dangereux pour une bête fauve de rôder lorsqu'elle est ivre.

AGAVÉ : Je n'ai pas bu. Ne t'avise pas de répéter une chose pareille.

GARDE : Je suis censé savoir que tu ne bois pas, ne fumes pas... mais je ne te crois pas... Regarde-moi. C'est moi ton miroir.

AGAVÉ : Esclave ! Je te regarde. Et mon sang se révolte à l'idée qu'il s'est uni au tien. Un stylet glacé sur ma colonne vertébrale m'ordonne de te mettre en pièces. ...

GARDE : À présent, je te reconnais... Tu es de nouveau toi-même... Maintenant, tu peux partir.

(Agavé sort comme poursuivie. Au sommet du coquillage apparaît Dionysos déguisé en bacchant, le visage dissimulé derrière un masque en or et vêtu d'une simple tunique de couleur jaune d'œuf. Il a une peau de lion sur l'épaule, un thyrses à la main et sa chevelure est surmontée de feuilles de vignes tressées en couronne.)

DIONYSOS : Va-t-en louer des carrosses aux curieux noms barbares. Descends dans tous les tripots de ton immonde royaume. Visite tous les bordels de mâles, avec des nègres d'Afrique, de ceux aux mains coupées qui ont bâti les pyramides. Vautre-toi dans la débauche. Enivre-toi de ces philtres que les marchands vendent aux femmes. Tu ne retrouveras pas la magie du Cithéron. Tu es condamnée à mettre en pièces encore et encore le même cadavre. Tu goûteras aux baisers de bien des Penthée avant de séparer leurs têtes de leurs corps. Tu es maudite à jamais, toi qui nuisis à ta sœur Sémélé et contesta le fils de Zeus, Dionysos à la chevelure d'éphèbe, l'enchanteur, le bannisseur... Tu célébreras mes mystères et ils te seront inaccessibles. Toi qui communies avec l'incommunicable, qui achèves l'inachevable, qui as engendré ce qu'on ne saurait engendrer, le fils des hommes semés, Penthée, dont le nom seul évoque le deuil. Je te salue, maudite qui jamais ne connaîtra la délivrance. D'innombrables maux parsèmeront ta route. Ton âme ne sera pas rassasiée de ténèbres. *(Il disparaît.)*

(Cadmos fait son entrée, guidant l'aveugle Tirésias. Ils sont tous deux vêtus en bacchants avec une peau de lion, un thyrses à la main et une couronne de feuilles de vigne à la tête.)

CADMOS : Dieu, ne jette jamais ton lourd regard sur moi ni sur ma lignée. Ta colère ne peut être apaisée et ton courroux dure des siècles.

TIRÉSIAS : Avance donc, vieux roi. Pourquoi t'es-tu arrêté ? qu'as-tu vu ?

CADMOS : Le dieu sur la terrasse... Et toi, tu ne l'as pas vu ?

TIRÉSIAS : J'évolue dans le divin comme les coraux dans l'océan. Et les manifestations divines qui sont visibles à vous autres gens lucides m'échappent.

CADMOS : Moi, je flaire toujours le divin... Une odeur de soufre et de goudron. Et à chaque fois, une torche invisible met le feu à ma demeure.

TIRÉSIAS : Pauvre Cadmos ! Tu as semé du vent et tu récoltes la tempête !

CADMOS : Oracle Tirésias, mon ami, dis-moi : la génération des hommes semés va-t-elle s'éteindre ?

TIRÉSIAS : Ce qui doit être sera. Le dieu lui seul connaît l'avenir.

CADMOS : Tu sais et tu ne veux pas parler pour ne pas m'affliger.

TIRÉSIAS : Que ton pas se fasse léger. C'est aujourd'hui la fête de Bacchus. Nous allons boire et danser et honorer le dieu comme il convient.

CADMOS : Quelle chance tu as de ne pas avoir d'enfant !

TIRÉSIAS : N'avive pas mes blessures. Même un prophète ne peut éviter d'être tenté par l'instinct de reproduction.

CADMOS : Une dernière question...

TIRÉSIAS : Non, plus un mot. La réponse à ta question arrive.

CADMOS : Agavé échevelée approche accompagnée d'un jeune homme qui ressemble à un cavalier même si ses pieds foulent le sol. Dis-moi, que vois-tu...

TIRÉSIAS : Seule la lumière que peuvent contempler les yeux des aveugles. L'agneau de dieu arrive, celui qui est pur, qui a été élu, qui ôtera les péchés du monde. Agenouille-toi.

(Les deux vieillards tombent à genoux et se prosternent.)

AGAVÉ : Que t'arrive-t-il, père ? As-tu complètement perdu l'esprit pour te prosterner devant ta fille et un vaurien qui est son prisonnier ?

TIRÉSIAS : Que t'arrive-t-il, ma fille ? Es-tu devenue aveugle et ne vois-tu pas qui tu escortes ?

AGAVÉ : Qui t'a adressé la parole, à toi ? Retourne donc à tes ténèbres et à l'aveuglement qui est le tien depuis que tu as contemplé la déesse nue.

CADMOS : Ma fille, tu dois t'adresser avec respect à l'augure. Il est pur. Et son regard l'est aussi.

AGAVÉ : Ses disciples ne disent pas la même chose quand ils se font surprendre dans leurs débauches par mes gardes dans le temple.

TIRÉSIAS : Ton esprit est corrompu et tes actes plus encore. Tu as châtié de tes propres mains ta descendance, en tuant le fruit de tes entrailles. Et c'est encore de tes propres mains que tu vas te châtier toi-même.

AGAVÉ : Où veux-tu en venir ? À moins que tu ne fasses allusion à ce vaurien que je vais mettre en pièces de mes propres mains pour l'avoir surpris grim pant un troupeau de vierges sur le rivage. Et elles, elles se tordaient sous lui, enivrées par le pollen des hibiscus et des crocus.

CADMOS : Son délit n'est pas si grave. Accorde-lui grâce. Moi aussi, il m'est arrivé dans ma jeunesse de m'unir aux ménades et aux nymphes du rivage.

AGAVÉ : Avec ton délire, tu déshonores ta demeure et les tiens. Je ne crois pas un mot de ce que tu dis.

TIRÉSIAS : Le dieu aveugle celui à qui il veut nuire. Ma fille, reprends-toi. Tourne tes yeux vers le ciel. Que vois-tu ?

AGAVÉ : La pleine lune et le soleil qui se lèvent face à face.

TIRÉSIAS : Et de quelle couleur est le ciel ?

AGAVÉ : Noir. Noir, couleur de soufre.

TIRÉSIAS : Lorsque cette journée prendra fin, au moment de l'éclipse du soleil et de la lune, tes yeux seront inondés d'une autre lumière.

AGAVÉ : Qu'est-ce que tu racontes ? Je ne saisis pas un mot de tous tes discours énigmatiques.

TIRÉSIAS : Ça ne m'étonne pas... (À Cadmos) Allons honorer Bacchus, vieillard.

AGAVÉ : Ce vieux rat peut bien faire ce qu'il veut. Mais je t'interdis de le suivre, père.

TIRÉSIAS : Tu ne peux rien interdire à personne, toi qui ne peux te maîtriser toi-même.

AGAVÉ : Depuis quand, père, un vieil aveugle se sent-il le droit de parler à ta place ?

CADMOS : J'ai appris à me taire avant la tempête, ma fille. Et à prêter l'oreille au silence... Si au moins tu pouvais réprimer la soif sanguinaire de tes

mains!... Mais c'est inutile. J'ai déjà vécu maintes fois cette scène et tu n'étais alors qu'une enfant. Et même bien avant, en rêve, une nuit où tu donnais des coups dans le ventre de ta mère Harmonie. C'était la pleine lune et tu dansais au rythme de l'Autre Monde... (À *Tirésias*). Allons vieillard, avant que l'amertume ne pèse sur mes pas et que ma soif ne s'éteigne avant que de grandir.

(*Tirésias et Cadmos sortent.*)

AGAVÉ, *s'adressant à Penthée* : Ne parleras-tu pas ?

GARDE : Il n'aime pas le métal usé de ta voix.

AGAVÉ, *au garde* : Qui t'a donné le droit de parler, toi ? (À *Penthée.*) Parle donc !... Il est jaloux de ta beauté, de tes longues boucles et du corps robuste que l'on devine sous ta tunique jaune.

PENTHÉE : Ne me touche pas, femme. Garde tes mains sacrilèges loin de mon corps.

AGAVÉ : Je ne t'effleure que pour tester les tenailles qui vont te mettre en pièces.

PENTHÉE : Ne me touche pas, femme. Tu ne goûteras pas à mon corps.

AGAVÉ : Pourtant tu les as bien laissées te toucher, elles, sur le rivage. Leurs corps étaient nus et leurs yeux brillaient comme d'immobiles coquillages.

PENTHÉE : C'étaient des nymphes du rivage. Leurs corps sont faits pour cela et leurs mains sont adroites... Les tiennes ont été souillées par le sang de cet homme.

AGAVÉ : Qui a bien pu te parler de cela... (Au garde) Comment est-il déjà au courant ?... Tout le monde le sait-il donc dans mon royaume ?

PENTHÉE : C'est gravé sur ton front tel un sceau. Et seuls les aveugles font semblant de ne pas le voir.

AGAVÉ : Langue de vipère ! Mouchard ! Je vais te la couper moi, cette langue !

GARDE, *tirant son épée. À Penthée* : Et moi, je vais couper ces belles boucles qui rendent folles les filles.

PENTHÉE : Ne me touche pas, car tu vas payer très cher ton insolence.

GARDE : Qui va me punir ? Toi ? L'inflexible ? Le désarmé ? Toi dont la nuque n'a jamais connu le sol d'une salle de combat.

PENTHÉE : C'est le dieu dans sa cuirasse qui impose sa volonté et sa vénération est mon unique arme.

GARDE : Je vais te jeter dans un cachot et te couvrir de chaînes.

PENTHÉE : Le dieu brisera mes chaînes et mettra le feu à votre demeure.

AGAVÉ : Va vite et reviens. Je veux te charger d'une mission importante.

(Le garde conduit Penthée en prison. Au sommet du coquillage apparaît Dionysos enivré qui éclate de rire.)

DIONYSOS : À présent, toutes les pièces du jeu sont en place. Que ma main tire le fil et fasse tourner la roue de la fortune afin que le fuseau imprégné de sang du temps s'immobilise. Chiens ! Chiens du Cithéron. Courez comme des enragés sur ses versants mettre en pièces le présent que je vous dépêche. Silence. Qu'un silence sacré règne maintenant. Qu'on puisse mieux entendre le hurlement de la victime satinée que j'ai moi-même élue pour accompagner vos glapissements.

(Arrive le garde.)

GARDE, à Agavé : Je lui ai mis de lourdes chaînes au cou, à ses chevilles et sur ses tendres cuisses.

AGAVÉ : Rends-toi à présent sur le Cithéron, épier les œuvres des Ménades, afin de me rapporter dans le détail l'attitude de Cadmos et du traître Tirésias.

GARDE : J'y cours. Ma charrue trouvera bien là quelque champ à labourer.

AGAVÉ : Disparais de ma vue ! Pantin ! Débris d'homme ! C'est après l'autre que mon désir aspire. *(Elle s'apprête à entrer dans le coquillage. Séisme et incendie. Des rayons laser traversent la scène. Le spectre de Dionysos apparaît à divers endroits pour aussitôt se volatiliser. Musique. À un moment, le calme revient et Penthée sort d'un air serein de sa prison. Dionysos le suit, en le poussant légèrement à l'épaule avec sa main droite.)*

AGAVÉ : Mais comment ? Par quel moyen ?

DIONYSOS : Ah !

AGAVÉ : Mon garçon. Il me faut maintenant t'accoutrer en femme. Te vêtir de ton linceul, avec ces mêmes mains qui ont joué avec toi lorsque tu étais un bébé, qui t'ont baigné, ont caressé ton petit ventre. Le dieu est ici. Ses pompes et ses séismes ne m'impressionnent pas. Pas plus que son incendie qui a laissé intact mon palais. Mon garçon. Il me faut maintenant te parer d'un voile de mariée. Tu t'en vas descendre dans l'obscur demeure d'Hadès et Cerbère lui-même ne reconnaîtra pas ta figure humaine. Mon petit. Tu vas revêtir des habits de ménade. Et c'est sur ta cuisse que Cerbère acérera ses canines.

DIONYSOS, à *Penthée* : Arrange-moi un peu ces boucles. Que fatales elles retombent sur ton épaule droite. *(Il arrange la chevelure de Penthée.)* Et ta tunique teinte par les crocus du rivage pend un peu à droite. Tu n'as pas bonne mine. Mets donc ce masque en or. *(Dionysos ôte son masque et le met à Penthée.)* Ta main retombe trop mollement le long de ton flanc droit. Tiens fermement le thyrses. *(Il lui donne son bâton de thyrses.)* À présent, il ne manque plus que cette peau de lion un peu lâche autour de ton cou. *(Il lui met la peau de lion.)* Un dernier coup d'œil dans le miroir. Regarde-moi. *(Il le fait pivoter vers lui en le tenant par les épaules.)* On dirait Dionysos en personne. Bien ! J'ai parachevé mon œuvre. Admire ta victime, Agavé. Nul ne le reverra sous cette forme achevée. *(À Penthée.)* Maintenant, ta mère va te conduire en toute sécurité entre les ménades afin que tu honores mes mystères. Lorsque nous nous reverrons, je te prie de ne rien me dévoiler.

AGAVÉ, à *Penthée* : Allons, mon enfant. *(À Dionysos.)* Quand ce martyr prendra-t-il fin ? Cette chaîne ne sera-t-elle jamais brisée ?

DIONYSOS : Jamais. Les créatures telles que toi ne devraient jamais poser pareille question. C'est toi qui détiens la réponse.

AGAVÉ, retirant brusquement ses mains de *Penthée* : Mon bel enfant ! Pourquoi t'es-tu trouvé sur mon chemin ce matin ? Pourquoi ton doux visage a-t-il croisé mon regard ? C'est en mère que je vais te pleurer, mon trésor.

(Agavé fait avancer Penthée en le poussant doucement. Ils sortent. On entend un chant du Vendredi saint orthodoxe. Tonnerre, éclairs !! Flammes. Le spectre de Dionysos apparaît sur scène à divers endroits tandis que lui-même se tient impassible à l'entrée du coquillage.)

Musiques. Tempête. Flûte. Puis, le murmure des vagues. Entre Tirésias guidé par Cadmos.)

TIRÉSIAS : Je sens la présence du divin. Nous avançons au milieu d'un incendie qui jette d'irascibles flammes, dragons dotés de milliers d'yeux.

CADMOS : Avance d'un pas ferme, vieillard. Moi c'est une odeur de soufre qui me parvient. Ce qui devait être est arrivé une fois encore. Une fois de plus...

TIRÉSIAS : N'en dis pas plus. Le dieu n'aime pas que l'on dévoile ses mystères.

CADMOS : Mais il n'y a personne ici, nous sommes seuls.

TIRÉSIAS : C'est moi l'aveugle qui te guide, toi qui es valide. Le divin qui est synonyme de mort et de choléra pour l'impie, est un élixir pour nous autres qui demeurons humbles et fidèles.

DIONYSOS : Tu as bien parlé, Tirésias. Je fais don, à toi et à Cadmos, de la jeunesse, d'une âme juvénile, afin que vous honoriez mes mystères. Quant aux autres, le feu leur tombera sur la tête pour l'ouvrir à la lumière. Mais voilà le garde qui accourt, plus rapide que ma pensée.

(Le garde entre en courant.)

GARDE : Elle vient ! Elle vient ! Avec lui ! Faites place !

CADMOS : Tu viens nous faire savoir ce qui est connu de tous et nous annoncer l'indicible.

GARDE : Je vais tout dire. Je vais tout dire pour bien l'entendre moi-même.

TIRÉSIAS : Folle époque où nul se s'attend à quelque chose de neuf et où les crieurs publics divaguent de par les rues devant des fenêtres closes.

DIONYSOS : Parle donc. Puisqu'un besoin profond te pousse à le faire, je te le permets.

GARDE : Tandis qu'ils s'en allaient sur les versants de miel du Cithéron, les cyprès semblaient de lait et les rochers des statues de mercure souillées de rouille, les étoiles telle la lèpre tachaient la panoplie d'or des nuages, et il s'est tourné vers elle et l'a regardée. Son apparence de reine avait changé. En guise de chevelure, des serpents pendaient qui avançaient leurs crocs et

un cobra vert étincelant lui servait de langue. Ses mains étaient des pinces de crabe préhistorique. Et ses racines les antres flamboyantes des astres. Sa figure n'avait plus rien d'humain et son souffle fulminait comme un volcan en ébullition. Il s'est alors agenouillé, lui a effleuré les genoux, des pattes de crapaud tout droit sorti d'un marécage nauséabond et l'a suppliée : « Mère, prends-moi avec toi, ne me fais pas disparaître dans les ténèbres, je t'implore ». Mais elle a eu un hurlement de bête sauvage : lion, taureau, tigre, loup – je l'ignore. Elle l'a soulevé bien haut de son souffle et là, au sommet d'un cyprès dessiné d'un pinceau épais, elle l'a attaché et ployant l'extrémité laiteuse de l'arbre jusqu'à terre, elle l'a projeté au milieu de l'assemblée des ménades en criant : « Écartez-vous. Il est à moi et malheur à celle qui posera la main sur lui ». Et les ménades ont reculé en glapissant de terreur. Je n'ai pas vu le reste. Et si je l'ai vu, je ne veux pas en parler. Quand bien même je décidais de raconter ce que j'ai vu que vous ne voudriez pas me croire... Mais la voici qui vient en personne une nouvelle fois mettre fin à ses tourments.

(Agavé entre tenant un plateau en or sur lequel repose la tête tranchée de Penthée recouverte d'un tissu pourpre. Elle est grave et solennelle, comme une vierge dans un cortège. Silence. De lointains grillons viennent rompre le calme de la nuit. Au même moment se lève une pleine lune rouge et jaune. Tambours. Musique. Clairons. Pause.)

AGAVÉ : C'est poussée par la volupté que je viens faire part de mes actes, il ne me suffit pas de les avoir commis. Si mon aspect est monstrueux, ne détournez pas vos regards. Et si cette tête que dissimule encore le tissu de porphyre vous paraît être celle d'une Méduse, étranglez vos cris d'horreur dans vos gorges. La protection de la Méduse vous sera ainsi accordée et un ange gardien de feu veillera sur vous durant votre sommeil et à votre réveil. Et le bien vous guidera durant les instants difficiles. Car ceci est le secret de la Méduse et de toutes les créatures monstrueuses qui emplissent l'Univers et que nous parvenons à apaiser en les vénérant. Écoutez donc !

(Tambours. Agavé esquisse des pas de danse en tenant toujours le plateau à la main. Elle s'immobilise. Parle. Et recommence.)

*Voyez ce jeune lionceau
que j'ai fauché
à la fleur de l'âge
doublement poursuivi par
les Nymphes implacables
et par sa destinée
heureusement épargné*

*Voyez le jeune taureau
que j'ai châtié
l'attrapant par ses cornes arquées
et le soumettant
à genoux
à la poigne de mon désir*

*Voyez le jeune loup
que j'entendais seul
hurler sur les mamelons de la nuit
et que j'ai sevré
et écarté
et tué
de mes propres mains*

*Voyez le jeune taureau
qui ouvrit sa bouche pour avaler
le poignet de ma dextre
et qui à présent est béant
dans la sombre grotte
d'une nuit d'où le sang
est absent*

*Voyez le jeune taureau
encore à la mamelle
que j'ai sevré de sa mère
et qui à mon sein
a bu sueur amère
sang et lait.*

(Elle lève bien haut le plateau)

À toi, ô lune, je le consacre.

CADMOS : Soulève le voile afin de contempler la graine de notre lignée que tu as arrachée à la terre fertile qui a vu croître et prospérer et se ramifier de par le monde nos ancêtres semés.

AGAVÉ : Qui es-tu toi qui prétends être mon père ? Et que cachent tes paroles ambiguës ?

TIRÉSIAS : Agavé, fille de Cadmos ! Moi Tirésias le devin et prophète élu du dieu, je t'ordonne de lever les yeux vers le firmament ! Que vois-tu ?

AGAVÉ : Je vois la lune et le soleil qui se lèvent face à face.

TIRÉSIAS : De quelle couleur est le ciel ?

AGAVÉ : Noir, d'un noir éclatant.

TIRÉSIAS : Et les étoiles ?

AGAVÉ : Couleur de rouille, de la rouille sur le drap d'or des nuées.

TIRÉSIAS : Soulève à présent le voile. Que vois-tu ?

(Avec des gestes empreints d'une crainte respectueuse, Agavé soulève le voile pourpre. Apparaît alors la tête de Penthée avec son masque en or.)

AGAVÉ : C'est Dionysos que je vois, le dieu à la tête tranchée. Et de ses lèvres ensanglantées, il balbutie des prophéties sur l'avenir de ma lignée.

TIRÉSIAS : À présent, tu distingues clairement les choses. Remets le plateau au dieu.

(Agavé tend le plateau, Dionysos approche, le prend et le soulève bien haut.)

AGAVÉ, *s'effondrant* : Et maintenant où aller ? Où me cacher ?

TIRÉSIAS : Tu ne peux te dissimuler si dieu ne veut pas te cacher.

AGAVÉ : Où aller ? Quelle contrée voudra bien m'accorder l'asile, à moi qui suis trois fois maudite ?

DIONYSOS : Tu es accoutumée à l'exil. Prends la route, va par monts et par vaux. Et il viendra un jour où la lune brillera en plein midi et où tu trouveras une cité qui regorgera de sang mauvais. Tu règneras sur cette cité et telle une divine corne minoenne tu en perceras l'abcès. Puis tu reprendras la route, le chemin qui te conduira ailleurs...

AGAVÉ : Et quand mes tourments prendront-ils fin ?

DIONYSOS : Les gens comme toi ne devraient pas poser cette question car ils détiennent eux-mêmes la réponse.

CADMOS : Cela signifie-t-il que cette chaîne sanglante pourrait un jour être brisée ?

(Le dieu Dionysos s'élève au sommet du coquillage tandis que le plateau avec la tête tranchée et le masque en or brillent comme un soleil.)

TIRÉSIAS, à *Cadmos* : Homme mortel et naïf ! Tu ne peux contraindre le dieu à te révéler ce qui depuis des siècles demeure celé. Allons, prends ta sanglante fille, ta fille assoiffée de sang et emmène-moi aussi, l'oracle vieux et las qui est ton ami. Il doit bien y avoir dans ce vaste monde une plage aux galets brûlants où je pourrai allonger ma pauvre carcasse.

GARDE : Que les dieux jamais ne s'en prennent à moi car terrible est leur courroux et leurs plaisanteries elles-mêmes insoutenables. (*À Agavé qui part accompagnée de Tirésias et Cadmos.*) Tu vas me manquer. Là où tu vas, un autre peuple attend qui sera ton serviteur. Adieu.

FIN

**NÉOPTOLÈME HÉRITIER DE
PHILOCTÈTE**

(Tragédie)

LES PERSONNAGES

PHILOCTÈTE

BERGER

NÉOPTOLÈME

ULYSSE

HÉRACLÈS

(Une grotte dans l'île de Lemnos. Les décors évoquent une fresque byzantine. Le berger dépose une coupe de lait à l'extérieur de la grotte à droite. On entend la voix de Philoctète à l'intérieur de la grotte.)

PHILOCTÈTE : Le requin m'épie en silence. Dans ce coin retiré de Lemnos où l'on m'a abandonné et où j'ai choisi de rester. Aucune figure humaine ne vient projeter son ombre à l'entrée de ma grotte et le berger a reçu l'ordre de déposer la coupe avec le lait à l'écart. Je sais que tu es là. Attends. La solitude m'est aujourd'hui intenable. Je dois parler à quelqu'un. *(Il sort.)* Viens t'asseoir sur ce rocher que je t'offre un peu de ce tabac du mont Olympe, de celui que fume Ganymède lorsque la nostalgie des Troyens est trop forte.

(Ils s'installent sur un rocher. Philoctète donne au berger une pipe indienne en bois. Le berger se met à fumer.)

PHILOCTÈTE : Je suis prêt à répondre à tes questions. Ou plutôt, c'est moi qui vais reprendre le fil de ma narration là où nous en étions restés la dernière fois. Le grand Héraclès réclamait un jeune homme pour allumer son bûcher funéraire car ses entrailles étaient dévastées par la flamme du sang empoisonné du centaure Nessos qu'il avait injustement tué. Déjanire, trahie et humiliée par l'arrivée dans les appartements nuptiaux de Iole, la jeune princesse d'Œchalie, imprégna une tunique de l'élixir que lui avait donné le rusé centaure et qu'elle tenait comme un talisman de fidélité. Elle revêtit Héraclès de cette tunique alors qu'il reposait à ses côtés après son bain. Lorsqu'il se redressa, nul ne put supporter ses cris ni même l'approcher. Écartant les gens qui l'entouraient, je me tins devant lui. L'espace d'un instant, ses hurlements cessèrent et Héraclès me regarda comme s'il savait que je tenais sa délivrance entre mes mains. Je mis sur mes épaules son corps agité par les convulsions et le portai au sommet de l'Olympe. Arrivé là, je ramassai des brindilles sèches et des branches de sapins sur tout un versant de la montagne. Lui semblait apaisé, il ne criait pas, telle une bête fauve qui sent sa fin venir et qui se tient coite. Avant d'allumer le bûcher, je

m'assis à côté de lui. Il me regarda et ses yeux étaient blessés, puis ils eurent l'éclat de la mort. « Prends cet arc avec ses flèches et tu viseras toujours juste car ils voyagent à la vitesse de l'éclair et peuvent porter la vie et la mort en de lointaines galaxies. Ils t'emmèneront toi aussi où tu le désires, pour peu que tu fasses preuve d'adresse et de force spirituelle. Tu dois être l'arc et ton âme sera la flèche. Tu pourras ensuite revenir sans crainte car le monde n'est qu'une toupie et il nous suffit de rester immobiles ». (*Au berger.*) Va, à présent, car j'aperçois un navire qui jette l'ancre dans le port. Et la tentation s'apprête à frapper à ma porte.

BERGER : Mais le port ne se voit pas d'ici.

PHILOCTÈTE : Va, je le vois avec les yeux de l'âme. Va et demain – si je suis encore là – je te dirai comment je suis allé en Égypte et comment je suis tombé amoureux d'Hélène.

BERGER : Celle de Ménélas ?

PHILOCTÈTE : Hélène de Troie, Hélène de Théoclymène ou mon Hélène, quelle importance ?

BERGER : Je ne saurais attendre jusqu'à demain. Et si ceux qui vont venir t'emmènent loin de moi ?

PHILOCTÈTE : Je m'en vais te remercier pour le lait que tu m'apportais durant ces dix années. Je vais arrêter le temps à l'extrémité de cette flèche. Avec mon arc, je t'emmènerai et nous voyagerons parallèlement à la trajectoire de la toupie et nous resterons immobiles hors de la grotte tandis que les autres continueront à marcher, croyant s'approcher alors que leurs pieds buteront sans cesse sur les mêmes pierres, comme les sabots d'une monture têtue. Tiens-toi bien ! (*Il apprête son arc, tend la corde et la flèche reste immobile, avant d'être projetée dans les airs.*) À présent, écoute ! Car Troie, Sparte et Ithaque se trouvent en nous-mêmes et nous les portons en nous comme les rois leur couronne et les dieux leur solitude.

BERGER : J'écoute. Et je suis ensorcelé. Ce n'est pas en vain que je t'aurai abreuvé de lait. Tes contes ont embelli mon existence. Tu es un verger au milieu de la mer, plein d'amarantes et de pensées. Que va-t-il advenir de moi à ton départ ? Me prendras-tu avec toi ?

PHILOCTÈTE : Quel enfant tu fais ! Bien sûr que non. Troie tombera et sera mise à feu. Et les Ioniens vivront heureux sur le littoral pendant des siècles.

Toi, tu resteras ici sur cette île dénudée avec ta femme et tes enfants et tes descendants seront des Hellènes et ils diffuseront la langue grecque. Transcris profondément dans les replis de ton cœur ces contes que je te narre, afin qu'ils ne prennent pas racine dans des rêves de barbares. Écoute donc !

BERGER : J'écoute. Et je suis pris de nausée comme si à bord d'un fringant navire je fendais les eaux bleues de la mer Égée.

PHILOCTÈTE : Lorsque les Achéens décidèrent de prendre Troie et que j'entendis pour la première fois l'histoire de Pâris et Hélène, je n'en crus pas un mot. Et je répugnais profondément à prendre part à une expédition fondée sur un mensonge. Je n'étais pas le seul. Achille s'habilla en femme et prit une quenouille pour filer la laine mais il ne put tromper le rusé Ulysse qui le démasqua et l'emmena de force avec lui, malgré les objections de sa mère Thétis. Force me fut donc de les suivre, prenant bien sûr avec moi les armes d'Héraclès. Un soir où nous fendions l'onde bleue, un peu avant d'arriver à Lemnos, je me concentraï, repliai mon âme à l'extrémité de cette flèche et fut aussitôt transporté dans un bordel de Memphis où apparut devant moi Hélène, bien vivante, avec ses grands yeux profonds aux longs cils, Hélène, l'épouse de Ménélas, celle-là même que nous poursuivions à Troie. Je passai trois jours et trois nuits dans son lit qui me semblèrent trois éternités. Durant ces trois journées, elle ne reçut pas son amant en titre qui était Théoclymène, le fils de Protée qui allait devenir pharaon. Lorsque je regagnai le navire, le port de Lemnos se profilait dans les lueurs de l'aube. Nous amarrâmes et mîmes pied à terre. Je ne voulais pas les suivre. La répugnance de mon âme, jointe à la fatigue des trois journées et des trois nuits qui s'étaient écoulées me jetèrent dans un sommeil profond. En m'éveillant, je m'aperçus qu'un serpent de la Grande Déesse, une venimeuse vipère, m'avait mordu à la jambe. La blessure était déjà remplie de punaises et du pus s'en écoulait. Je dis aux autres qu'il n'était pas écrit que j'atteigne Troie avec les armes d'Héraclès et eux, qui avaient toujours pensé que j'avais dérobé ces armes au demi-dieu et qui les craignaient, me laissèrent agonisant, en punition de mes crimes – ainsi qu'ils le croyaient. Voilà toute l'histoire. Et maintenant, ils viennent me chercher, de gré ou de force. Hélénos, le fils de Priam, l'oracle de Troie – nul ne prête attention à cette folle de Cassandre - a prédit que

seules les armes d'Héraclès tenues par les mains de Philoctète prendront la ville, car j'en possède seul le secret et suis le seul à savoir les utiliser.

BERGER : Mais Hélène, comment était-elle ? Tu ne m'as pas dit.

PHILOCTÈTE : Pars tant qu'il est encore temps. Il est difficile de parler de ceux dont nous sommes jaloux. J'aperçois Néoptolème, le fils d'Achille – comme il lui ressemble ! - et derrière lui le rusé Ulysse qui lui fait la leçon mais le jeune homme ne l'écoute pas, il doit être aussi têtu que son père.

BERGER : Je m'en vais. J'ai appris à ne pas m'attarder quand une querelle est sur le point d'éclater.

PHILOCTÈTE : Tu vivras longtemps !

BERGER : Bonne journée à toi, saint homme !

(Le berger sort. Philoctète se lève et reprend son arc.)

PHILOCTÈTE : À l'aide de ceci, je vais d'une certaine façon leur faire peur. Je pourrais lâcher sur eux tous les serpents de la montagne et tous les requins de la mer mais le but n'est pas là. Les dieux eux-mêmes punissent tout étalage gratuit de violence. *(Il lève haut son arc et vise du côté où Néoptolème fait son apparition. Ils se tiennent immobiles l'un face à l'autre.)*

PHILOCTÈTE : Tu n'as pas peur.

NÉOPTOLÈME : Non.

PHILOCTÈTE : En digne fils de ton père. Mais il me semble que lui aussi est mort.

NÉOPTOLÈME : Chacun meurt quand il le faut.

PHILOCTÈTE : À présent, c'est le sang du centaure qui parle, le sage Pélée, ton grand-père.

NÉOPTOLÈME : Tu sembles connaître beaucoup de choses. Qui es-tu ?

PHILOCTÈTE : Ne te souviens-tu pas ? Les dieux t'ont-ils déjà dérangé l'esprit ? Ou bien es-tu en train de mettre en pratique un des trucs d'Ulysse ?

NÉOPTOLÈME : Une brume épaisse pèse sur ma mémoire. Et hormis mon nom, je ne reconnais plus rien.

PHILOCTÈTE : C'est un bon début pour faire avancer notre fable. Et comment es-tu venu jusqu'ici ?

NÉOPTOLÈME : Sur les ailes du vent.

PHILOCTÈTE : Réponse absurde d'un homme sensé. Continue. Et qu'es-tu venu faire ?

NÉOPTOLÈME : C'est Athéna qui m'envoie. La déesse guerrière s'est révélée à moi dans mon sommeil revêtue de son armure et m'a mandé de venir te chercher afin de t'emmener avec tes armes à Troie.

PHILOCTÈTE : Les armes, les voici ! Je t'en fais cadeau. Tu as bien mérité ton salaire. Tu t'es montré sincère et n'as pas biaisé comme Ulysse te l'a enseigné... Mais pourquoi ne les prends-tu pas ? As-tu peur ?

NÉOPTOLÈME : Ce n'est qu'entre tes mains que ces armes pourront mettre à feu et à sang Troie, la cité aux sept tours qui résiste depuis maintenant dix ans aux assauts des Grecs.

PHILOCTÈTE : Voilà que tu parles encore en fils d'Achille. Mais dis-moi, qui a remporté les armes de ton père ?

NÉOPTOLÈME : Ne rouvre pas de vieilles blessures. C'est le roué Ulysse qui les a volées. C'est pour cela qu'Ajax s'est tué en se jetant sur l'épée qu'il avait enfoncée dans le sable.

PHILOCTÈTE : Ajax s'est suicidé ? Je le savais. Cette marque sur son front que j'ai remarquée en Aulide où nous attendions des vents propices, après le sacrifice d'Iphigénie. Il n'était pas de ceux qui... Veux-tu savoir comment on utilise cet arc ?

NÉOPTOLÈME : Je donnerais ma vie pour cela.

PHILOCTÈTE : Guerrier dans l'âme... Grec dans l'âme.

NÉOPTOLÈME : Mais il ne faut pas... Un ancien mythe dit que le secret de ces armes ne peut se transmettre que lorsque celui qui les possède meurt.

PHILOCTÈTE : Voilà que la sagesse s'unit à la vertu. Et si je meurs, comment l'oracle s'accomplira-t-il, comment Troie tombera-t-elle ? N'est-ce pas ainsi que raisonnerait Ulysse s'il pouvait nous entendre ?

NÉOPTOLÈME : Lui mais pas moi ! Je ne veux pas que la curiosité ou qu'une hâte toute juvénile ne précipitent ta mort.

PHILOCTÈTE : Tu parles à présent comme l'un des miens. Je te proclame mon fils puisqu'il ne m'a pas été donné d'en avoir. Et puisque tu n'as pu prendre les armes de ton vrai père Achille, moi Philoctète, je te lègue les armes mortelles d'Héraclès.

NÉOPTOLÈME : Ne donnent-elles que la mort ou bien peuvent-elles aussi octroyer la vie ?

PHILOCTÈTE : Pourquoi demandes-tu cela ? À quoi songes-tu ?

NÉOPTOLÈME : Je voudrais ramener mon père à la vie, ne serait-ce qu'un court moment, afin de l'interroger sur les mystères de la vie et de la mort qui lui ont été enseignés par sa mère Thétis et son père le centaure Pélée. La guerre nous a séparés et il n'a pas eu le temps de me les transmettre.

PHILOCTÈTE : Cette faveur te sera accordée mais pas maintenant. Lorsque ces armes seront tiennes et que tu auras atteint l'âge de trente-trois ans, le dieu Hélios t'en dévoilera le secret... À présent, hâtons-nous si tu veux être initié à l'utilisation de ces armes. Et si d'aventure quelqu'un nous épie afin de s'en emparer, il ne pourra s'en servir. Car le détenteur de ces armes doit obligatoirement être brave et avoir le cœur pur. Attrape l'arc. Comme ça...

(Au même moment, le spectre d'Héraclès apparaît.)

HÉRACLÈS : Prends cet arc et ces flèches et tu viseras toujours juste car ils voyagent à la vitesse de l'éclair et peuvent porter la vie et la mort en de lointaines galaxies. Ils t'emmèneront toi aussi où tu le désires, pour peu que tu fasses preuve d'adresse et de force spirituelle. Tu dois être l'arc et ton âme sera la flèche. Tu pourras ensuite revenir sans crainte car le monde n'est qu'une toupie et il nous suffit de rester immobiles.

(Le spectre s'éteint.)

PHILOCTÈTE : Tiens-les d'une main ferme. Ne les cède à personne. Ces armes deviennent nuisibles et destructrices entre des mains inhabiles. Notre monde existera encore durant des myriades et des myriades d'années avant que les fleuves ne se tarissent et que la mer ne soit asséchée et l'écorce de la terre ne se fende et ne se disperse dans l'univers pour qu'apparaisse une autre planète, sombre et compacte, qui est dissimulée en son sein et qui gravite lentement à l'heure même où l'écorce court effrénée à sa perte. Ces armes peuvent accélérer sa chute mais les dieux considèrent cela comme un crime et une atteinte à l'économie de l'Univers. C'est pour cette raison que tu

devras prendre garde à remettre ces armes entre des mains pures et valeureuses avant de mourir et il te faudra initier ton successeur au combat spirituel comme je le fais pour toi. Je vais à présent me retirer dans la grotte plonger dans un sommeil profond. Je vais voyager une dernière fois en Égypte pour dire adieu à Hélène, ma maîtresse. *(Il entre dans la grotte.)*

(Ulysse surgit de derrière les rochers. Néoptolème le vise avec l'arc pour le dissuader d'avancer)

NÉOPTOLÈME : Arrière ! Tu ne toucheras pas un cheveu de sa tête.

ULYSSE : Du calme ! Je vois que vous avez fait tout de suite la conquête l'un de l'autre. Je n'avais pas l'intention de lui faire du mal. Sans lui, nous ne pouvons prendre Troie.

NÉOPTOLÈME : Sinon...

ULYSSE : Sinon je t'aurais ordonné de condamner l'entrée de la grotte avec ses propres armes pour qu'ainsi prisonnier il meure sans revoir la lumière du soleil.

NÉOPTOLÈME : Je n'aurais pas obéi.

ULYSSE : Je t'aurais contraint à le faire... Avec l'aide de Peithô, la déesse de la persuasion. Ah, jeune homme ! Tu connais bien peu de choses à la vie et aux hommes. Moi Ulysse le souverain d'Ithaque, le rusé, l'intrigant, je te le dis : la fin justifie les moyens et le courage seul ne suffit pas. Tu vivras toi aussi assez longtemps pour t'en rendre compte.

NÉOPTOLÈME : Loin de moi de tels préceptes. Et toi aussi démon, loin de moi. Mon âme est pure et tu ne peux la souiller de tes flèches.

ULYSSE : Hum ! Je vais me dissimuler de nouveau derrière ce rocher car j'entends d'affreux hurlements sortir de la grotte. Le pus va emplir ses veines et menacera d'envahir son cœur. *(Il se cache.)*

PHILOCTÈTE, *on l'entend de l'intérieur de la grotte tandis qu'il se traîne vers l'entrée* : Aïe ! pauvre de moi, quelles souffrances imméritées ! Ce n'est pas moi qui ai mandé cette terrible vipère afin d'échapper à la guerre de Troie. C'est la déesse qui l'a envoyée pour me punir de la volupté que j'ai connue dans les bras de la pulpeuse d'Hélène. Il me faut payer mon tribut de gémissements pour un baiser humide et le flot de sa chevelure sur ma

poitrine. Ah, Héraclès ! Héraclès, tu m'avais pourtant prévenu : Iole causa ta perte, Hélène, ou quel que soit son nom, la mienne, quelle importance à présent ? Celui qui détient ces armes doit rester chaste et ne peut succomber à la tentation d'utiliser en vain leur terrible pouvoir. Entends-tu jeune homme ?

NÉOPTOLÈME : Il me faut donc renoncer aux femmes ?

PHILOCTÈTE : Aucune créature vivante ne saurait baiser ta cuisse.

NÉOPTOLÈME : Ah, dieu ! Combien chèrement faut-il payer l'ambition.

PHILOCTÈTE : Ne t'en prends pas aux dieux. Ils doivent eux aussi s'incliner devant l'inévitable. C'est la nécessité qui t'a porté en ces lieux et il était écrit sur ton front et dans ta destinée que tu hériterais des armes d'Héraclès.

(Apparaît le spectre d'Héraclès. Éclairs et tonnerre.)

HÉRACLÈS : Hâtez-vous. Il vous faut vite arriver à Troie. Le temps dans la mort s'écoule différemment et je suis las d'attendre ici depuis dix ans.

PHILOCTÈTE : Mon maître ! Je me prosterne à tes pieds. Tu m'apparais pour la première fois depuis que de ton bûcher funéraire je t'ai vu t'élever vers l'Olympe. Je reste ton fidèle serviteur ! Pourquoi ne m'as-tu pas enjoint plus tôt de suivre les Achéens ?

HÉRACLÈS : Car Hélène était ta perte et tu devais être châtié. Plus grande était ta volupté et plus accablante l'infection qui te dévastera.

PHILOCTÈTE : Tu aurais pu du moins me prévenir !

HÉRACLÈS : Cela aurait été en vain. L'expérience des autres ne nous apprend rien, seuls nos propres maux nous enseignent quelque chose. Pour ma part, j'avais beau savoir que Iole causerait ma perte pour me punir d'avoir dévasté sa patrie l'Œchalie, j'ai quand même dévasté son pays et succombé à ses charmes pour être à mon tour anéanti par le poison que le rusé Nessus donna à la jalouse Déjanire en guise de philtre de fidélité.

ULYSSE : Nous perdons du temps, allons !

PHILOCTÈTE : Quel est ce ver de terre qui ose interrompre Héraclès le demi-dieu ? Néoptolème, donne-moi mon arc que je l'écrase.

HÉRACLÈS : Sers-toi de ton arc pour mettre Troie à feu et à sang. Et tâche de tolérer la présence de cet homme à ton côté, même si vous ne vous

accordez guère. La seule bravoure ne suffit pas. La ruse intervient lorsque la force n'y parvient pas.

PHILOCTÈTE : Soit ! Je m'incline...

HÉRACLÈS : Un dernier mot. Philoctète, à Troie tu succomberas à tes blessures, l'infection gagnera ton cœur au moment où les soldats pilleront le sanctuaire. Néoptolème fera honneur à tes armes. Quant à toi Ulysse, ne t'avise pas de les revendiquer ! Une longue errance t'attend avant que tu ne rentres sain et sauf à Ithaque.

PHILOCTÈTE : Et Hélène ?

HÉRACLÈS : Hum, Hélène ! Elle suivra Ménélas à Sparte, Ménélas qui misérable et en haillons sera rejeté par les flots sur la rive en Égypte.

PHILOCTÈTE : Pourquoi n'épouserait-elle pas le pharaon Théoclymène ?

HÉRACLÈS : Parce qu'elle est déjà l'épouse de Ménélas, parce que les Grecs et les Troyens se sont entretués pour elle, parce qu'elle doit être punie. Ne me demande donc pas de modifier sa destinée. Pas même Zeus mon père, le père de tous les dieux, ne peut une telle chose.

(Il disparaît.)

PHILOCTÈTE : Allons, Néoptolème ! Et dis à cette vermine, cette ordure, de se tenir à distance derrière nous. La ruse se plaît à suivre les pas de la bravoure et de la sagesse pour s'emparer de ce qu'elle peut saisir.

(Ils sortent.)

FIN

H É C U B E

(Monologue)

*Du haut du mât
peu avant de m'élancer à la suite
de la biche des nuées
- la biche aux cinquante faons
les cinquante morts –
Du haut du mât
peu avant de me transformer en chienne
aux yeux roux
peu avant que les flots ne me rejettent sur le rivage
en ces lieux brumeux
que les marins nommeront avec effroi
« la tombe de la chienne ».
Du haut du mât
je me penche pour déverser mon âme
à la lumière
dénombrer à l'envers les coraux des nuages
et les trois mâts vogueront
légers sur mon crâne
où autrefois flottait
ma blonde chevelure.
Du haut du mât
je me demande
si nous retrouvons jamais
cette beauté*

*qui nous submergeait
certain matin
en sortant d'un bain de sommeil
et les draps pesants
blanches gazes
du sarcophage de Néfertiti.
Ah ! Ah ! Je tremble d'évoquer
cette contrée
où enfant on me mariait
moi princesse phrygienne
et je pleurais et refusais
dans mon linceul de voiles troyens.
Ah, comment échapper
à la terrible fièvre de la guerre ?
Échapperai-je jamais
à l'atroce fièvre jalouse
lorsque je voyais Hélène
dans le lit de Pâris
et que ma couche restait
lisse, putréfiée, comme intouchée.*

*On devrait mourir à l'heure
de la plus grande félicité
à l'heure des mûres moissons
qui ploient leur fière tête
sous la caresse désolée du soleil
Oui, on devrait mourir
à l'heure de la plus grande félicité
à l'heure des corps mûrs
qui ploient avec extase pour agripper leurs carcasses
l'une à l'autre
Te sens-tu seul Priam ? Je me sens seule aussi
dès la première heure de la guerre*

*lorsque tu disparaissais en assemblées et instructions
et mes enfants et petits-enfants ne semblaient plus les miens*

ils avaient ce regard égaré

comme s'ils voyaient déjà la lame des ennemis.

Nous avons vieilli dans la terreur durant dix années

dix vies

dix éternités

parfois quelqu'un perdait l'esprit

et sortait la nuit sur les rives du Scamandre.

On le trouvait mort au matin

ou il rentrait

les yeux fous.

Et toi Priam

la veille même du jour

où le cheval fut introduit

dans l'enceinte imprenable de Troie

tu t'éclipsas furtivement de notre couche

et allas planter des rosiers sauvages

- un rouge, rouge sang

un jaune, le jaune de la haine –

sur les rives du Scamandre.

Au matin tandis que fébrile j'attendais

en tressant ma chevelure

tu te justifias :

« on nous prendra nos maisons,

nos enfants, nos moissons

mais nul ne songera à déraciner

deux frêles rosiers

sur la rive du Scamandre ».

Voilà ce qui reste de la grande cité de Troie :

deux rosiers sauvages

sur la rive du Scamandre.

À présent tout est accompli et tout a été dit.

La Mer ! Un mâât qui flotte.

*Les statues de bois brûlées d'Athéna
prennent déjà leur revanche !
C'est étrange : en regardant l'infini de la mer
je songe qu'elle est à même de nourrir tous les hommes.
Mais il semble que l'âme et l'ambition
de l'homme
occupent plus de place que ses avoirs.
Je suis vieille désormais. J'ai vu bien des guerres.
Mais aucune pire que celle-ci.
Les flots emportent des têtes tranchées.
Les boucles des chevelures se mêlent aux algues des profondeurs.
Qui aurait cru que dans une telle splendeur
l'enfer réservait tant de maux !*

Pourquoi tergiverser et trembler ?

Mes ongles vieillis se blessent sur le mât. Même les mâts ont pourri après dix années sans leurs voiles. Il semble que même pour mourir, sur la dernière marche de l'existence, lorsque dieux et démons ont prédit notre fin, même alors, il faut faire preuve d'âme. Qui substituera une hache à la justice divine ? Quelles plantes tresseront leurs racines aux angles de notre corps avant que la nuit ne vienne nous saisir ?

Je parle aux flots et aux vents, comme les désespérés qui ont gâché leur vie et cherchent à présent à déverser de leur âme une à une les richesses qui ont égaré leur existence. La méduse évolue lentement autour de la sirène de la proue. Qu'est-ce que tu crois ? Que tu peux me faire peur ? Moi qui ai tenu entre mes mains la tête coupée de la Gorgone et l'ai embrassée ? Moi qui vais devenir une chienne mauvaise au regard de feu qui fera trembler les marins ? Reine des barbares, j'ai connu en mon jeune âge l'excision que l'on fait aux femmes sans gémir, sans même une larme. Et le peuple entier s'est alors exclamé : « Reine ! Reine elle sera car elle fait preuve d'une grande bravoure et a bu la coupe amère de l'excision avec le lait de sa nourrice ». Combien il est aisé de parler sur les choses qui devraient rester cachées lorsque l'obscurité menace notre

regard et qu'une main glacée parcourt notre échine ! Jeune bergère sur le mont Ida. Mon amant s'appelait Pâris. J'ai donné son nom à mon enfant, mon fils chéri. Berger lui aussi. Je le laissais pénétrer lentement mon corps et moi je regardais par delà la crête, là où la lumière éteint la montagne, dans une gloire de cendres et de violet. Il nous arrivait parfois, au crépuscule, de rester ainsi accouplés durant des heures. Puis nous nous séparions sans dire un mot et nous suivions à pas lent le bélier et sa clochette, et l'étoile pressée de paraître.

Quels tours nous joue parfois le démon ! Il est plus aisé de mourir lorsqu'on se souvient, qu'on se souvient d'une histoire qui n'a pas été infectée par le poison, la peste du temps !

Nul n'a jamais rien su. Du reste, je parvenais d'une manière ou d'une autre à rester vierge. Les nuits, je dormais sous la treille de la véranda. Les étoiles se mêlaient aux grappes de raisin et les galaxies à la nitescence laiteuse des feuilles. Parfois, mon frère venait se nicher derrière moi. C'était l'instant du plus profond sommeil de toutes les créatures de l'univers. Nous retenions notre souffle pour ne pas troubler les oiseaux qui se trouvaient dans le feuillage de l'autre. Et au matin, le premier rayon de soleil nous projetait de nouveau dans un monde indifférent de corps dispersés, séparés.

Je me rappelle la saveur du pain frais avec le fromage de notre chèvre tant vantée. Je me rappelle l'arôme de la pomme lavée et mordue par les dents, rangées de perles, du berger Pâris. Nous n'avons jamais échangé de baiser de peur que nos souffles ne s'unissent et que rien ne parvienne à les séparer. Il était pauvre, issu d'une humble famille et mon père n'aurait jamais consenti à notre mariage. Je ne sais pas quelle odeur avait sa bouche. Parfois son haleine me caressait l'oreille et d'autres fois encore je léchais avec avidité les traces de sa salive dans la morsure de la pomme.

Étrange ! Je n'ai souvenir d'aucun baiser, pas même le plus petit, de Priam. Comment cinquante enfants sont-ils venus au monde sans que leurs parents s'embrassent jamais ? J'ai déjà atteint l'autre rive. Mon âme aspire après ces choses intensément désirées mais qu'elle n'a pu

savourer. Tout le reste s'est effondré, pantins de cendres sur le bûcher funèbre déjà éteint.

D'indolentes sirènes sont en train de nager. Les méduses les laissent passer entre elles. Je deviens ange. L'éther abonde de voix et d'ailes de saints. Que ma vue paraît vaste, combien elle s'est élargie ! Dieux et démons, sommes-nous donc aussi nombreux en ce monde ? Est-ce pour cela que la guerre et la discorde existent ? Pour cela la ronde enragée des astres lorsqu'il pleut des flammes sur les moissons des hommes ?

Septembre. Bientôt vont commencer les pluies. Regarder les fils strier notre jardin me fatigue. Mourir en cette saison est une bonne chose. Je me sens vide. La vacuité de mon existence : une journée qui n'a pas de soir et les voix des enfants invisibles sur le bord de l'eau. Est-ce cela, ce qu'on nommera « Enfer » dans quelques siècles ? Je ne sais pas. J'aspire à la sérénité. Je veux mourir paisiblement et être enterrée sous un mètre de terre. Mais il semble que j'ai outrageusement gaspillé la part de bonheur qui me revenait et seule est restée pleine l'urne du malheur.

Depuis que nous étions enfants, nous connaissions les vertus de la poudre de pavot. Notre mère nous en donnait en nous disant : « Elle adoucit la toux, mon enfant. » La toux était apaisée et la vie semblait être un verger en fleurs où nous flottions, les oranges des myriades de soleils couronnaient nos chevelures et les galaxies une pluie de jasmin qui inondait les creux de nos corps.

À présent, où porter mes pensées pour trouver un répit ? La mer et encore la mer brumeuse et pas un hardi rocher, un récif pour offrir un peu de sève et de vigueur à un univers cruellement éprouvé.

Je commence déjà à me métamorphoser en chienne. J'ai soif, j'ai soif comme une damnée. Je sens qu'un seul de mes regards pourrait embraser un volcan. Silence. Pourquoi le monde est-il soudain immobile ? Pourquoi la mer de brume paraît-elle retenir son souffle ? Quelle est celle qui s'avance portée par les flots ? Sombre, confuse est sa figure et c'est tout juste si le regard parvient à la distinguer.

Chienne, chienne que tu es aux yeux de feu, des flots tu réclames les haillons avec mes propres membres. Qu'en feras-tu ? Te nourris-tu d'immondices ? Même les flammes qui dévastent tout les auraient

méprisés et les laboureurs n'auraient jamais dispersé leurs cendres dans leurs vergers.

Tu ris ? Mais à qui appartient cette voix ? D'où vient ma crainte ? La gueule est béante et tant que je poursuis ma errance elle épie et saigne. Je suis comme les cadavres des noyés.

Je rajoute le démoniaque et l'indicible. Hélène, Hélène, pourquoi n'avoir pas accompagné tes deux frères – Castor et Pollux – dans le firmament au lieu d'anéantir mon pays ? Le monstre au son de ma voix éclate de rire dans un paisible vrombissement d'eau qui rompt la quiétude de la mer.

Pourquoi, pourquoi ne pouvons nous vivre simplement, comme des gens ordinaires ? Pourquoi ne me suis-je pas enfuie avec Pâris le berger, avant de mettre au monde cet autre qui allait être juge de la beauté de trois déesses, Héra, Athéna et Aphrodite, cet autre que j'allais pleurer, cet enfant qui accorda la pomme à Aphrodite, comme si ce qui allait de soi méritait d'être confirmé. Et la démesure, le superflu, constituent un outrage pour les dieux qui facétieux s'empressent de nous punir. Ou bien ils ont des colères d'enfants gâtés, de fils de famille. Et alors malheur à nous.

Pourquoi ne pas avoir épousé mon frère – chose habituelle chez les barbares – et avec lui être couronnée reine de Phrygie, grande prêtresse des chastes cérémonies consacrées à la terrible Hécate et à la Grande Déesse. Mais les hommes sont cupides et mon père désirait avoir accès aux Dardanelles afin que son vaste royaume s'étende jusqu'à la mer Égée. Comme si ses moissons ne suffisaient à nourrir ses sujets, comme si les peaux de ses troupeaux ne pouvaient les vêtir tous !

Je contemple à présent ma destinée faite d'erreurs et de choix inconsidérés. Je lui fais signe de la main pour lui dire d'attendre, je ne tarderai plus.

Chienne donc je serai au regard de flamme qui terrorisera les marins, chienne au regard de flamme qui rappellera aux rois qu'ils ne peuvent compter la mer parmi leurs acquisitions.

Mais que vois-je ? Ma grand-mère Hécube arrosant des vergers faits d'eau et semant des jacinthes et des pensées sur l'écume de la mer.

Eh, grand-mère ! J'arrive. Son regard vide ne me voit pas. Comme les statues des dieux devant lesquelles nous nous prosternons.

L'affreux monstre a-t-il été englouti ou me suis-je perdue dans son effroyable gueule ? Comme si le foc, comme si les voiles ne me portaient plus. Aérienne, aérienne, je flotte avec la biche et ses cinquante faons, tous morts. Je pleurerai sous peu de concert avec les hivers et les trois mâts vogueront sur mon crâne où autrefois ondulaient les boucles de ma blonde chevelure.

H É L È N E

(Monologue)

*Telles des écorces vides sur le rivage
toujours nous répétons les mêmes erreurs
recueillant l'écho des vagues
nous ambitionnons de piéger le non temporel
nous nous ruons de-ci, nous ruons de-là
avant que nos ennemis
ne nous percent d'une flèche
à l'instant qui est l'Enfer*

C'est ainsi que j'ai été moi aussi captive durant dix années dans la ville de Memphis, dans le lupanar de Théoclymène, le fils de celui qui fut le grand Protée. Lui n'avait pas besoin de pyramides pour qu'on ne l'oublie pas, il pouvait revêtir l'apparence qu'il désirait. C'est ainsi qu'il se présenta souvent à moi sous les traits de clients – je le sentais bien – parce qu'il m'aimait.

Son fils ne lui ressemblait pas, trop vaniteux, il voulait faire construire la plus haute pyramide du monde. Il m'a fait travailler dès le premier jour de mon arrivée. Chaque client était contraint, en plus de ce qu'il devait payer, d'apporter une pierre taillée pour la pyramide. Avec les années, ma propre vanité fut sans frein, j'en avais assez de tous ces mâles qui étaient prêts à faire n'importe quoi à la vue de la tresse blonde de mes cheveux adroitement arrangée sur mon sein. À la fin, je demandais deux pierres. Avec la seconde, je faisais bâtir une petite pyramide à côté de celle de Théoclymène. Les oboles de mes fidèles venaient remplir les caisses du pharaon. Le peuple

était très satisfait. On songeait à me diviniser, à élever un obélisque afin de m'adorer comme leurs autres dieux à tête d'oiseaux. Mais Hatshepsout ne le permit point. Son influence demeurait inaltérable à travers les siècles, même si son héritier et successeur avait effacé sa figure de tous les monuments et mutilé ses statues.

Je restai donc dans mon lupanar. Et les journées s'écoulaient identiques. Qui était celle qui se trouvait à Troie ? Pas moi mais mon fantôme. Il n'était pas écrit que je coucherais avec Pâris. Nous fûmes séparés par une tempête qui était l'œuvre de Poséidon incité par Athéna Pallas et l'insatiable colère de la déesse Héra. Mais la savante Aphrodite qui m'avait promise à Pâris en échange de la pomme qu'il lui accorda, découpa un clair morceau d'éther et lui donna mon apparence, créant une image de moi encore plus belle. Ainsi, tout le monde était content. Et les morts sur les berges du Scamandre voyaient chaque soir mon image qui se promenait sur les remparts de Troie et baignait sa chevelure aux reflets de la lune. Au fil des ans, la frénésie des assaillants grandissait au lieu de s'apaiser. Et lorsque les Grecs pénétrèrent finalement dans Troie grâce à la ruse du cheval à la panse truffée de lances, ils voulurent trouver mon fantôme mais je pus m'échapper et de rage ils mirent le feu à tous les temples. Lorsque tout fut détruit et calciné et qu'il ne resta rien, ils dénichèrent ma malheureuse image et l'emprisonnèrent. Je ne fus pas ligotée. Ils me laissèrent monter sur le navire de Ménélas et tous se demandaient : « c'est pour ça qu'on s'est battus, pour ça qu'on a versé notre sang goutte à goutte, pour ça que pendant dix années le Scamandre charriait des cadavres avec la neige boueuse du mont Ida ? ». Et ils maudissaient le berger qui avait sauvé Pâris et ma couche nuptiale qui les avait ravis à leurs épouses. Pendant dix ans, ils avaient gémi contre les flancs de leurs compagnons tués. Une fois par mois, les nuits de nouvelle lune, ils s'unissaient en cachette derrière les tentes. Et tandis que les années s'écoulaient, on entendait monter des lamentations de femme et non des clameurs guerrières car ils étaient en train de devenir les femelles dont ils étaient privés.

Mais ne faisons-nous pas de même lorsque, jeunes filles, nous allions nous fourrer dans les tas de corps sur les berges de l'Eurotas. Sparte aux vergers d'or et à l'orange amère !

Quand Ménélas naufragé prit pied sur le rivage de Protée avec la pauvre reproduction de moi-même, Théoclymène voulut me cacher alors même que la pyramide était achevée et les caisses du pharaon pleines à craquer. Je m'habillai en noir et me rendit auprès de Ménélas. Tour à tour, il me regardait et reportait son regard sur mon image. « Il me trouve vieillie », pensai-je. Des siècles semblèrent passer avant qu'il n'articulât un mot.

« Femme, rentrons à la maison! ». Et je le suivis. Poussée par la nostalgie de ma jeunesse et d'Hermione qui était à présent en âge de susciter des malheurs.

Je laissai à Théoclymène mon image afin qu'elle régnât sur la contrée du Nil. Belle, belle et éternellement jeune.

*Telles des écorces vides sur le rivage
toujours nous répétons les mêmes erreurs
recueillant l'écho des vagues
nous ambitionnons de piéger le non temporel
nous nous ruons de-ci, nous ruons de-là
avant que nos ennemis
ne nous percent d'une flèche
à l'instant qui est l'Enfer*

ANDROMAQUE

(Monologue)

Je m'apprête maintenant pour mes troisièmes noces, avec mon beau-frère Hélénos au pays des Molosses, afin que mon fils trouve un royaume sur lequel régner et que ne s'éteignent pas les lignées de Priam et de Pélée. Esclave dans le palais de Néoptolème, j'ai mis au monde le petit-fils d'Achille et nous avons échappé de peu aux griffes d'Hermione, la fille de Ménélas et de la maudite Hélène. À présent, tout est fini : Néoptolème gît mort à Delphes et Oreste a épousé la forcenée Hermione.

Je me rends maintenant en ce lieu où l'obscurité n'existe pas, je vais là où se lève la troisième journée qui, elle, sera sans nuages. Je retourne dans les bras d'enfant de mon beau-frère Hélénos qui, plongé durant des heures dans la torpeur, me caressait lentement tantôt le creux de l'oreille, tantôt ma modeste crinière. Dans la mer profonde où nous nagions, nous avons été pétrifiés par la lave d'un volcan qui nous a consumés en inondant nos regards de couleurs. On nous trouvera dans deux ou trois ou dix millions d'années et nous serons haïs pour avoir eu le privilège de rester intacts à l'heure où nous faisions nos libations à Aphrodite.

Il est étrange que je ne garde aucun souvenir d'Hector, je ne me rappelle plus comment il était, comment il me prenait dans ses bras, comment sa main droite saisissait sa lance ou caressait la tête de notre fils Astyanax, la tête que l'on me rapporta broyée par les rochers. Puis j'ai tout oublié, comme la mer qui digère l'or du couchant dans les ténèbres de la nuit. J'ai suivi Néoptolème, le fils du plus grand ennemi d'Hector, le fils de l'adversaire de mon époux. Certaines nuits, lorsque la lumière de la lampe vacillait, Hector et Néoptolème paraissaient si semblables ! C'est alors que j'ai compris que

l'amour et la discorde chez les hommes représentaient au fond la même chose : la soif de changer d'âme, de transfuser beauté et audace, et cette étincelle dans les yeux que nul ventre de femme ne peut contenir. Hector est devenu Achille en le tuant. Je couchais avec Achille en étant fidèle à Hector et couchait avec Hector en demeurant fidèle au fils d'Achille. Encore cette obscurité qui perce la raison avec ces corps pétrifiés en albâtre. Qui suis-je, que suis-je ? L'éternelle veuve qui pleure ses enfants morts ? La putain légitime d'amants égorgés ? Et mes enfants sont les enfants de tous, ils leur ressemblent d'une manière à la fois splendide et démoniaque, comme tous les héliotropes ressemblent au soleil leur père.

Silence. Je vais à présent retrouver Hélénos et l'innocence de mon enfance. Je vais lui caresser les cheveux durant les heures de torpeur sans fin et les enfants qui se grefferont sur ma chair seront la somme de tous, Grecs et Troyens, Hector et Achille, Pélée et Hécube, Thétis et Priam. Ma folle de sœur, la sibylle, habitera mes enfants et la sombre virginité de ma sœur Polyxène fleurira telle une pierre d'azurite dans mes entrailles. Silence ! Je parle trop. Je crois que je pourrais attendre un âge avancé si je me laissais simplement respirer. Mais les guerres, la haine, la mort bouillonnent avec les fleurs des volcans et le blanc de nos yeux est soufre et tes prunelles une hématite qui reflète la nostalgie des siècles où cette terre retentissait de la chaste férocité des monstres. À présent l'obscurité nourrit dans mon âme la rose du désert, le silence élargit mon regard afin d'y renfermer galaxies, soleils et astres morts qui auraient mieux fait de rester éteints et de répercuter les flûtes de stalagmite des siècles.

C'est moi Andromaque. Je m'apprête maintenant pour mes troisièmes noces, avec mon beau-frère Hélénos au pays des Molosses, afin que mon fils trouve un royaume sur lequel régner et que ne s'éteignent pas les lignées de Priam et de Pélée.

Je le répète comme un écho, dans le corps pétrifié où nous sommes prisonniers, poissons dans l'abysse du bonheur, à l'heure où nous faisons nos libations à Aphrodite.

A L C E S T E

(Monologue)

*Et nous descendons dans la mort
comme nous montons les étages
de la tour
qui diminue et diminue
en se reflétant dans les eaux sales
du fleuve.*

Quand je sortis des ténèbres et retrouvai la lumière, j'ouvris les yeux et tout me parut être jaune et doré, comme un coucher de soleil à travers des cristaux de couleur foncée.

Puis vint cet homme – Héraclès – et il me rendit à cet autre homme – Admète – à la place duquel j'avais consenti à mourir. Je ne me souvenais plus de son nom, ce sont les femmes qui me le dirent plus tard. Les femmes qui vinrent me baigner. Je ne me rappelais rien. Je restais là, pleine de coquillages multicolores et de fantômes. Je me souvenais d'un nautille et de ses entrailles phosphorescentes. J'ignorais comment je m'étais trouvée là mais je luttais âprement pour sortir de son labyrinthe. Je suivis un son de flûte qui transperçait le souffle de la mer. C'était un poète qui chantait dans le ventre d'un cétacé. Ensuite tout devint lumière. Et je tombais, je tombais dans le palais d'un monstre aux entrailles de feu qui poussait des hurlements terribles.

Je ne sais que dire de cette mi-journée que je passai dans le désert à la recherche d'un peu d'ombre sous les racines des palmiers alors que la voûte de la grotte abritait le ciel nocturne étoilé. Silence ! Tu ne pourras vivre

si tu avoues tout maintenant. Silence. Tu ne pourras trouver de répit si tu n'ouvres maintenant ton ventre à la lumière avec le scalpel des nuages. Je parlerai donc et je dirai ce que j'ai à dire. Et ce non parce que j'ai pu accomplir le voyage dont personne ne revient. Et si l'on en revient par deux fois, l'on renaît, si par deux fois l'on en revient, on en sort blessé et si l'on en sort blessé deux fois, on en meurt, et si par deux fois on en meurt, on ressuscite.

Dans les gouffres de la merci, je fus reçue, par les gouffres de la merci je fus avalée et m'abandonnai rayonnante de lumière, renaissant et retrouvant l'innocence de mon enfance. La curiosité ne corrompt pas mon âme car l'immensité m'avait visitée et l'indicible me tenait captive.

Au fond de l'un de ces gouffres, je rencontrai Œdipe et ses quatre enfants : tous fœtus dans le ventre de Jocaste. Je poursuivis mon voyage encore plus loin et je n'avais pas peur car j'avais déjà vécu ce monde dans mes rêves. Lorsque Apollon avait accordé la vie à Admète sous la condition que quelqu'un mourrait à sa place, je m'étais aussitôt proposée pour ce voyage sans retour. Le premier monstre que je rencontrai fut Cerbère, un chien de mer à l'effroyable regard. Puis vint Argos, gigantesque pieuvre aux mille yeux. Et enfin une murène qui me mena droit dans les bras de Pluton. Le dieu était un bébé. Son visage était dissimulé par un masque d'un rouge effacé et l'on pouvait distinguer par les deux trous noirs de ses yeux toutes les constellations de l'univers. Le masque me regardait et je me sentais trembler. Je me perdis dans ce regard durant des siècles, moi pour lui et lui pour moi, l'amour. Auprès de lui se tenait Déméter, transparente méduse aux gestes lents escortée de milliers de petits poissons de toutes les couleurs. Elle essayait de se saisir de Perséphone mais celle-ci s'était métamorphosée en un corail jaune qui lui résistait. Une fois l'an, elle fondait et remontait sur terre, les hommes l'honoraient et des cérémonies lui étaient consacrées, puis elle retournait de nouveau à sa nature coralline.

C'est là que je fus saisi par la main d'Héraclès qui me ramena sur terre. On me recouvrit la tête d'un voile noir et on enduisit mes joues de cendre. J'étais plongée dans un profond sommeil. Je rêvai que j'escaladais les parois d'un puits lisse, volcanique, et que mes ongles étaient en sang. La nuit recouvrait son orifice. Je fermai les yeux. Le rossignol chantait sur la cime

d'un orme et son chant traversa mes paupières tel un rayon de soleil. Je m'éveillai et éprouvai le désir de vivre. Je tremblai à la pensée de retrouver Admète et sa couche conjugale. Les journées s'écoulaient comme de l'eau. Je ne vieillissais pas car j'avais appris le secret : « vivre légèrement avec un pied sur terre et l'autre dans les cieux ». Je ne me souviens plus qui me l'a enseigné mais je m'endormis les yeux ouverts dans un rêve que l'on nomme la vie et qui est pourtant la vie. Nous nous agrippons à elle comme les nautiles sur un banc de coraux au lieu de nous laisser porter par son courant.

I O N

(Monologue)

Je ne veux pas quitter l'oracle de Delphes. Je ne veux pas aller à Athènes. Je ne veux être le fils de personne. La Pythie qui m'a élevé comme son fils m'a enseigné de nombreux secrets de son art. J'ai appris à lire dans les pensées des hommes. Et cela s'avère particulièrement pénible quand on est un bâtard et qu'on se sent seul au monde et dénué de confiance en soi.

J'ai grandi en étreignant la nature, ou plutôt dans son étreinte : un bébé au visage vieilli par les soucis mais qui ne se décide pas à grandir.

Il me faut pourtant partir. Thésée attend que je devienne son aïeul. Thésée qui tuera le Minotaure et délivrera les hommes des ténèbres – mais pas pour toujours.

J'ai grandi dans la magie des paysages de Delphes comme dans le ventre d'une mère. Je dois à présent couper le cordon ombilical et partir.

Quel dieu vient ainsi bouleverser les destinées des hommes ? Qui nous guette et se rit et se joue de nos souffrances ?

C'est moi Ion et je serai l'ancêtre des Hellènes. Je ne suis rien. Mais je sais qui je suis, même si cette connaissance pèse par moments de manière insoutenable sur mon cœur.

HÉLÉNOS

(Monologue)

La nuit, les rêves continuent à me hanter. Bien que Troie soit déjà tombée. Bien que je n'aie pas crié ce soir-là avec ma sœur Cassandre : « Prenez garde ! Des Grecs sont dissimulés au cœur du cheval de bois ». J'ai appris à me taire car je craignais les dieux. Et je ne me contraignais à parler que lorsque je ne pouvais faire autrement. Le reste du temps, je m'intéressais à l'or et à la diplomatie. J'aimais dire aux hommes ce qu'ils avaient envie d'entendre. J'adorais voir frémir la joie dans leur regard. Et ils payaient cher ce bref frémissement. D'une manière ou d'une autre, les dieux nous accordent ce qui doit advenir et ce qui doit être sera, tout simplement, sans relâche. Cela constituait fréquemment un sujet de discorde entre Cassandre et moi lorsque nous étions enfants. Frivole qu'elle était ! Elle pensait être à même de bouleverser le monde ! Elle a maintenant rencontré sa destinée. Le navire battu par les flots des Grecs l'emporte à Mycènes où l'attend Clytemnestre avec sa double hache. Qu'il en soit ainsi. Lorsque je ne m'occupe pas de mon jardin – je possède de minuscules arbres japonais et des arbustes parfumées venant des Indes – je vais écouter la mer, à un endroit où elle s'engouffre avec impétuosité dans la grotte. Cela repose mes oreilles des doléances et des plaintes des hommes. Je m'imagine parfois être un enfant ployant sous le poids de l'habit de son sacerdoce et je joue mon rôle du mieux que je peux, en faisant preuve de la plus grande gravité.

Légèreté, voulais-je dire. Je sais que je vivrai plus d'un siècle. J'épouserai ma belle-sœur Andromaque et règnerai sur le pays des Molosses. Je n'ai pas de raisons d'être affligé. Alors pourquoi la tristesse – venimeuse vipère - me mord-elle le cœur ?

CASSANDRE

(Monologue)

Le problème avec moi, c'était que je ne supportais pas d'être tenue en laisse. C'est pour cela que je suis devenue prêtresse d'Apollon, pour ne pas épouser un guerrier qui se serait fait tuer au combat. Et lorsque m'apparut le prêtre d'Apollon déguisé en dieu, recouvert de poudre d'or, pour me violer, je l'accueillis avec joie car il était beau et, comme il haletait au creux de mon oreille, il ressemblait véritablement à un dieu. Le problème avec moi, c'était que je ne savais pas tenir ma langue, comme s'il me manquait cette substance qui rendait les autres raisonnables. Avec le temps, j'appris à user d'astuce : je parlais, mais par énigmes. De la sorte, j'avais la satisfaction de m'exprimer et les autres comprenaient ce qu'ils avaient envie d'entendre. Lorsque cela ne me suffisait plus, je me rendais sur la rive du Scamandre, à un endroit où les eaux s'engouffraient et se perdaient dans les entrailles de la terre dans un vacarme démoniaque et je parlais jusqu'à en user mes poumons et renaître enfin dans le silence. Je lisais beaucoup. Le prêtre d'Apollon me prêtait souvent des livres de sa bibliothèque secrète. J'adorais les lettres amoureuses et les mémoires, car ils me rapprochaient de la tristesse des hommes lorsqu'ils doivent affronter la fin qui les attend, peut-être pour la première fois.

Je grandis avec des rêves de mort, des rêves cependant paisibles : un rivage avec des lys et des oiseaux migrateurs, tout dans des tons lilas.

Ou parfois même des silences et des accords musicaux lunaires dans le terrible puits où nageaient les poissons phosphorescents de notre jeunesse.

C'est avec ces poissons que certain prophète, quand des siècles auront passé, nourrira des milliers d'affamés.

Je grandis avec des rêves de mort, peut-être est-ce pour cela que la mort ne me fit jamais peur. Je redoute la vie, la guerre, la violence, la sottise des hommes. Et puis cette folie de tuer pour exorciser sa propre crainte de la mort.

Je n'ai pas peur de la mort et c'est pour cela que je ne saurais l'infliger. Pas même à l'alouette qui vient me réveiller aux aurores. Je suis à présent sur la route de Mycènes. Je contemple le crépuscule pour la dernière fois. La hache à double tranchant m'attend.

Si je pouvais recommencer, j'aimerais vivre seule dans une grotte marine, loin des villages et des cités des hommes.

D'un autre côté, qui peut savoir ? Peut-être que je me métamorphoserai en crocus de mer piétiné par des monstres préhistoriques. Je retourne à présent là d'où je viens. Lumière ! Donnez-moi de la lumière. Le crépuscule agonise et est prêt de s'éteindre.

P Y T H I E

(Monologue)

Quelle chose terrible que de discerner l'avenir des autres et d'ignorer le sien ! Il m'arrive souvent de laisser les voix des morts me relater les mystères infinis de l'univers. Et tous me prédisent que je contemplerai bien des fois le cycle du soleil et le retour des saisons. Cela devrait me rassurer. Mais parfois l'anxiété persiste, même quand je fume toutes les feuilles de laurier de Delphes. Même quand on m'apporte toutes les plantes qui apaisent le corps et libèrent l'âme en la propulsant à l'autre bout du vaste monde. Je n'éprouve aucune compassion pour les hommes qui viennent me confier leurs souffrances. J'enchevêtre mes mots et leur réponds par énigmes afin de ne pas les effrayer en déroulant le fil de ma pensée. On pourrait dire que je n'aime pas les hommes. Et pourquoi le devrais-je ? Les arbres me semblent plus dignes, à les voir endurer leur destin debout. Et les oiseaux me paraissent plus utiles qui hantent la forêt de la mélodie de leurs plaintes.

Parfois encore je suis plongée dans le sommeil les yeux ouverts et je deviens bonne avec les hommes, bonne avec le monde, amicale. Comme le rocher marin avec les flots.

C'est dans cet état que je vois les rêves des autres, leurs cauchemars. Amours empruntés, vices étrangers. Pour moi, l'amour n'a jamais rien signifié. Le passage du vent à travers les aiguilles des pins touche mon corps bien davantage et fait frémir la lyre de mon âme.

Chaque fois que je tombe dans le sommeil, je dispense mes sourires aux hommes et les cités alors prospèrent. Lorsque je m'éveille, une nouvelle guerre éclate, les mères enterrent les corps déchiquetés de leurs enfants et

les orphelins dorment en tenant serrés contre eux les vêtements ensanglantés de leurs pères.

C'est alors que tous ont la manie d'écouter des présages que je me fatigue à formuler. Et c'est au tour des prêtres et des espions de se mettre à l'ouvrage.

La vérité existe derrière un voile qu'il est difficile de traverser. La vérité existe pour les dieux et les prophètes. Les rares instants où je parviens à diluer le brouillard qui la tient dissimulée, je me grise non de vin doux comme on pourrait le croire mais de cette découverte en elle-même. Je m'exprime alors avec ambiguïté car c'est le seul moyen de figer le chimérique, le seul moyen de cueillir l'insaisissable.

La vérité existe hors de nous et en nous. Seulement personne ne peut longtemps l'endurer.

HÉCUBE EN THRACE

HÉCUBE : Va-t-en. Pourquoi me suis-tu ? Es-tu homme ou fantôme de midi ? Mille fois, je te l'ai répété. Mon âme est saturée de morts et de crimes. Je suis lasse des linceuls. Et voilà que tu viens ici me réclamer vengeance ! Si tu es vivant, rejoins les vivants, et si tu es mort, reste avec les morts. Mais que dis-tu ? Et moi, à quel monde est-ce que j'appartiens ? À mi-chemin entre les deux, au vide, au néant ? C'est pour cette raison que je suis en mesure de te parler. Alors dis vite, qu'est-ce que tu veux ?

FANTÔME : Mère, ce spectre est celui de ton fils. Le roi de Thrace m'a fait assassiner pour voler l'or que tu avais mis en dépôt dans sa banque. Pour élever ses propres enfants grâce à la fortune de Priam. Mère...

HÉCUBE : Cesse donc ! J'ai donné le jour à cinquante enfants mais je ne suis la mère de personne. Une seule m'est restée, et celle-là démente : Cassandra. La nymphe du dieu. La détraquée. Le don de prophétie ne la protégera pas. Il ne fera que prolonger son martyre.

FANTÔME : Mère, il ne me reste que peu de temps. Cassandra est encore vivante. Cesse de pleurer les vivants et venge tes morts.

HÉCUBE : Avec quel sang, avec quel fiel ? Je suis paralysée à la vue du sang. Je ne serais même pas capable de saigner un lapin s'il s'avisait de me regarder de ses grands yeux innocents.

FANTÔME : Personne n'est innocent. Souviens-toi de cela à l'instant crucial. Seuls les morts dans leur errance, ombres évoluant dans un nuage de poussière, seuls les morts ont part à l'innocence.

HÉCUBE : Que devrai-je faire ?

FANTÔME : Lui crever les yeux.

HÉCUBE : Je ne peux pas.

FANTÔME : Tes servantes s'en chargeront. Il te suffira de l'attirer sous ta tente. Ensuite, tandis qu'il se traînera comme une bête fauve blessée, tu égorgeras ses enfants afin qu'en entendant leurs charmantes petites voix, il ait le temps de regretter que tu ne lui aies pas aussi percé les tympans.

HÉCUBE : Pourquoi serait-ce à moi d'accomplir tout cela ? Quels crimes ai-je donc commis ? Qui es-tu ? Dieu ou démon rejeté par les augustes vagues de la mer Égée.

FANTÔME : Je suis ton fils. Et tu es mon Hécube. Jadis reine de Troie. Et c'est en reine que tu dois te conduire.

HÉCUBE : Mais toi, tu me demandes de faire preuve de fourberie pour l'entraîner sous ma tente.

FANTÔME : Le chasseur lui aussi use d'artifice pour piéger la biche. Tu ôteras ensuite la broche de ton sein et planteras l'aiguille dans les yeux du traître. Afin qu'il pousse des hurlements de douleur. Je me trouverai à ton côté pour te soutenir. Et me grisera de ses cris, je t'en fais la promesse. Je dois à présent me retirer, auprès des Océanides je vais me purifier, en vue du sacrifice.

HÉCUBE : Me voilà de nouveau prêtresse des rites secrets d'Hécate. Il me faut tandis que la lune se remplit apprêter mes philtres. La cérémonie se déroulera ainsi que l'exige la coutume des barbares.

CASSANDRE :

Jeune garçon sous l'eau enseveli
pâle jeune homme
à tes noces je ne pus assister
plongée que j'étais dans l'étude
des Temps à venir
que grisera le sang des innocents
des orphelins de Prométhée

et un nouvel ordre s'établira
sur la volonté de fer
de Zeus
avide de ventres
de vierges
que sa foudre ensemencera.

Mais qu'est-ce que je raconte ? Tout cela est déjà arrivé depuis longtemps. Ou bien cela doit-il se passer dans un lointain, bien lointain avenir ? Je ne sais plus. Je confonds souvent le présent avec le passé. C'est l'œil du dieu et le sperme d'Apollon que j'essaie en vain de métamorphoser en perle dans mon cœur. Si je pouvais choisir, si ce privilège m'était accordé, je jetterais au loin le sceptre du devin et tous mes ustensiles de sorcellerie. Mais il est bien trop tard. C'est pour cela que je suis venue aujourd'hui contempler mon reflet dans les eaux de l'Achéron et discourir avec les morts.

TALTHYBIOS : Eh, vierge ! Vierge, viens un peu par ici. T'unir à moi dans l'écume des vagues et être inondée par la lumière du volcan qui embrasent mes asphodèles. Du dieu Apollon j'emprunte la voix et t'invite à venir, comme jamais jeune vierge ne fut sollicitée amoureusement. Tout l'éventail de plumes de mon paon est ouvert en ton honneur et toutes mes armes prendront feu pour troubler le ciel qui nous unira.

HÉCUBE : Disparais ! Décampe ! Tu vois, ma fille ? On sait maintenant que la lignée de Priam a déchu et même les chiens viennent demander leur part de la couche nuptiale d'Agamemnon. Fuis au loin. Jette les cierges et la robe nuptiale dans les flots, que les terribles remous les portent à ton malheureux frère aux Enfers. Et ne me demande pas de te prédire de nouvelles infortunes. Car tous ces maux me donnent la nausée et je voudrais jeûner d'une gousse d'ail et d'os blanchis par la vague.

CASSANDRE : Que vas-tu faire ? Que doit-il se passer ?

HÉCUBE : Ce qui doit être. Ce qui doit arriver. Comme l'exige l'ordre royal et le désignent les mystères d'Hécate. (*À Talthybios.*) Tu es encore là, toi ? Mets des ailes à tes pieds et cours me mander Ulysse. C'est en servante que je m'en vais lui demander une ultime faveur.

TALTHYBIOS : Et qu'est-ce que j'y gagnerai ?

HÉCUBE : Le messager prend toujours sa part de la joie des princes.

TALTHYBIOS : D'après ce que je sais, il ne te reste plus de talents. Et pour ce qui est de la joie, je ne pronostique pour toi que des peines.

HÉCUBE : Tu as la vue bien courte. Va maintenant. Le retard du messenger constitue une grave offense pour l'aube qui se prépare.

TALTHYBIOS : Je pars de suite. Sombre est ton regard et il m'effraie. Je n'aimerais pas m'immiscer dans les entreprises des rois. Quant à mon salaire, si ton affaire est menée à bien, ta fille me suffit amplement.

HÉCUBE : Va maintenant. (*À part soi*) Quelle insistance ! Ne voit-il pas que c'est le reflet de la démente ? Ailleurs se trouve le navire d'Agamemnon et il vogue le long d'autres rivages. Mais le temps dans la cervelle du mortel Talthybios n'est qu'un grain de sable dans la clepsydre de l'univers. J'ai trop parlé avec les fantômes. J'ai soif de sang à présent. Et la vieille habitude ébranle mon corps et le soulève à des hauteurs vertigineuses. Les chérubins viennent camper à mes pieds. Je vais mourir. Qu'est-ce que ça peut bien faire ? Tout doit mourir un jour. Le Ciel lui-même s'écroulera avec les portes de l'Enfer. Mais avant, il me faut finir quelque chose, ainsi que l'exigent les dieux et les règles de la tyrannie.

CORYPHÉE : Dame, il est encore temps. N'est-il pas assez de tant de malheur ? Tes paupières sont rougies par le sang et la poudre. Qu'as-tu besoin de ce nouveau crime ?

HÉCUBE : Occupe-toi de tes propres affaires ! La dernière roue du carrosse ! Il y a un ordre dans l'univers et malheur à celui qui le perturbe. Qui frappera du couteau mourra de la gaine.

CORYPHÉE : On dit pourtant que lorsqu'on reçoit un coup, il faut tendre l'autre joue.

HÉCUBE : Celui qui professera pareille chose n'est pas encore venu. Je suis la dernière de ma lignée. Et j'agirai comme j'ai appris à le faire. Va préparer du vin fort, ajoute des braises sur le feu et rougis toutes les épingles de mes broches. Il y aura fête ce soir, ce soir nous danserons. Et Hécate descendra de son auguste trône et dansera avec ses trois corps, de sorte que les aveugles recouvreront la vue, la poitrine labourée par le feu de son regard.

CORYPHÉE : Ce sera comme tu voudras, reine, je t'obéirai. Mais adopte un autre langage car voici venir le rusé Ulysse, ton nouveau maître. Il te faut l'accueillir avec prudence, comme il siérait à un vieil esclave.

HÉCUBE : Tu as raison. Pour peu, je m'oubliais. Habitée comme je le fus durant tant d'années à la pourpre royale, les têtes des peaux de lions traînant à mes pieds, et mes esclaves allumant les torches avec la graisse de nos ennemis tandis que je cuisais le vin et le buvais dans le crâne des Mongols, dans notre glorieuse cité que les Grecs portés par les flots de la mer Égée désirèrent dominer. (*À Ulysse qui approche.*) Sois le bienvenu, seigneur. Roi et chef suprême de tous les Grecs.

ULYSSE : Les Grecs n'ont nul besoin d'un chef. Ils ne peuvent s'entendre entre eux. Le mot concorde leur est inconnu.

HÉCUBE : Il me semble pourtant qu'ils s'en tirèrent bien à Troie. Ils unirent leurs forces et rassemblèrent une armée.

ULYSSE : Il faut en remercier Hélène et la querelle des dieux. Pour ma part, je ne me sens pas de force à réunir tes Grecs bien-aimés pour une chasse au sanglier, du moins pas plus de trois d'entre eux. Mais laissons tout cela. Ce sont là histoires anciennes qu'il vaut mieux ne pas remuer. Pour quelle raison m'as-tu fait venir ? Que veux-tu ? Quelle est donc cette ultime faveur que tu exiges ? Je pressens des complications mais dis toujours. En ces temps de paix, il me faut dissiper la réputation de ruse et d'iniquité qui est la mienne.

HÉCUBE : Écoute donc ! J'avais un fils, que j'ai fait fuir d'Ilion en lui confiant mon or et que j'ai envoyé auprès du roi de Thrace.

ULYSSE : Ah, oui, je vois... ! Et maintenant, où se trouve-t-il ?

HÉCUBE : Mon fils est en enfer et le roi vit et règne avec ses deux enfants qui jouissent chaque jour de mes biens.

ULYSSE : Cela ne restera pas impuni.

HÉCUBE : Ne sois pas si pressé. J'ai ourdi un plan dont tu tireras ton profit. J'aurai ma revanche et tu garderas mon or. Lorsque le seigneur est riche, l'esclave vit bien. Et j'espère quant à moi connaître une vieille heureuse à ta cour.

ULYSSE, à part soi : Cause toujours ! C'est du haut de mon mât que je t'enverrai aux enfers rejoindre tes enfants. Sans l'amoureux Agamemnon, j'aurais aussi passé ta folle de fille au fil de mon épée. Trame bien ton plan. Et lorsqu'on chargera ton or sur mon navire, il n'y aura plus de place pour toi.

CASSANDRE : Fourbe et cupide que tu es ! Si tu savais quelles épreuves tu vas traverser avant que ta carcasse n'atteigne le port d'Ithaque, tu préférerais que la terre s'entrouvre sous tes pieds pour t'avalier.

ULYSSE : Odieuse harpie aux vains sortilèges, ne t'avise pas d'apparaître de nouveau devant moi pour me croasser tes oracles. Je t'écraserai. Je te donnerai ton bâton de magicienne à manger.

CASSANDRE : Tu ne peux rien contre moi. Apollon est mon guide et sa lumière me gouverne. Tiens-toi éloigné de la flamme, toi que les flots vont désirer garder à jamais en leur sein.

HÉCUBE : Tu aperçois donc toi aussi des fantômes ? Et moi qui croyais être la seule à le reconnaître.

ULYSSE : Dis vite quel est ton plan. Nous n'avons que peu de temps. Mon navire doit appareiller pour Ithaque.

HÉCUBE : Écoute donc et montre-toi attentif. La reine des Barbares humiliée, la prêtresse de la déesse Hécate qui a connu d'affreux tourments projette de se venger de ses ennemis pour cet ultime malheur, le pire de tous, qui s'est injustement abattu sur elle.

ULYSSE : Il me faut à présent partir car voici venir le roi barbare.

HÉCUBE : Va. Il me reste beaucoup de choses à mettre au point.

CORYPHÉE : Viens maîtresse que je range ton vieux fichu et ceigne ton front de la tiare cachée dans les haillons. Pour mener ton dessein à bien, tu dois avec les vestiges d'une gloire ancienne faire impression sur le roi barbare.

HÉCUBE : Fais comme tu l'entends et comme l'exige la circonstance. Je me tiendrai immobile, telle une statue de Lété, prête à recevoir les sacrifices et les honneurs qui me reviennent. Prends garde à ne pas dissimuler mon sourcil gauche. Il est particulièrement sévère et expressif lorsqu'il se lève avec la soudaineté d'une aile d'espardon sur la mer calme.

CORYPHÉE : Ne t'inquiète pas, je sais ce que j'ai à faire. De te servir, je ne me lasse jamais. Seule la douleur de l'exil et du déracinement me coupe les bras et cloue deux fers rougis sur ma moelle.

HÉCUBE : Ma couronne est-elle bien posée ? Car arrive l'homme que j'exècre entre tous.

CORYPHÉE : Tu es plus majestueuse qu'une déesse. Prépare-toi à accueillir ton ennemi avec grandeur et humilité, comme le perfide bourreau qui soudain brandit une épée de derrière son bonnet.

ROI : Reine, que vois-je ? Tu conserves même dans l'exil quelque chose de ton ancienne gloire.

HÉCUBE : Et de mes richesses... Renvoie les gens de ta suite. J'ai une chose à te dire et le temps presse.

ROI : Mais...

HÉCUBE : Il n'y a pas de mais. C'est de mon or que je parle. Je ne veux pas que le trésor secret des Troyens tombe entre les mains des Grecs. Il constitue l'héritage de mon fils que j'ai mandé auprès de toi afin que tu le protèges. Où est-il ? Comment va-t-il ?

ROI : Je l'ai envoyé au loin chez un berger, afin que les Grecs ne soient pas instruits de sa présence.

HÉCUBE : Tu as agi avec sagesse. Je te fais confiance. Et si Priam était encore parmi nous, il t'aurait assuré la même chose.

ROI : Ta confiance m'honore. Mais confie moi vite la carte qui mène au trésor caché avant que le rusé Ulysse n'apprenne son existence et ne vienne se tailler la part du lion.

HÉCUBE : N'aie aucune crainte. J'ai veillé à cela. Il n'y a de carte que dans ma tête. Sur la terre battue de ma tente, je te dessinerai l'emplacement du lieu sacré et tu dois me promettre que tout ce qui sera dit restera entre nous.

ROI : Je t'en fais la promesse. Mais je veux que mes fils soient présents, afin que s'il m'arrive quelque chose, ces biens ne soient pas perdus.

HÉCUBE : Tu parles avec sagesse. J'aurais moi-même sollicité leur présence. Fais-les appeler tandis que mes servantes font brûler de l'encens.

ROI : De l'encens ?

HÉCUBE : Ainsi que le prescrit la cérémonie de remise du trésor sacré de Troie.

ROI : Il en sera comme tu voudras. Je vais en personne chercher mes fils. Pour ta part, tiens ta langue devant les Grecs tes ennemis.

HÉCUBE : N'aie crainte. Je sais user de mots à double sens et pour ce qui est de la diplomatie, j'en ai tiré quelques préceptes à la cour de Priam.

(Le roi sort.)

HÉCUBE : Je n'en puis plus. Je suis trop vieille pour ce genre d'affaires. Et mon cœur fatigué n'a plus soif de vengeance.

CORYPHÉE : Tu dois te reprendre, rester ferme. Les coutumes des Troyens et ta lignée te commandent de laver le sang de ton fils injustement assassiné.

HÉCUBE : Lequel de tous ? Je ne me rappelle plus. Que dois-je dire, que dois-je ne pas dire et que me faut-il faire ?

CORYPHÉE : Une chose à la fois. Tu es Hécube reine des Troyens et il te faut d'abord tuer le roi de Thrace qui a fait assassiner le fils que tu lui avais confié afin de s'emparer de ta fortune, de l'or qui restait à Ilion.

HÉCUBE : Tais-toi ! Car je l'aperçois qui approche. Je ne savais pas que la cupidité pouvait faire preuve d'un tel empressement.

ROI : Te sens-tu bien, ô reine ? Tu parais souffrante.

HÉCUBE : Ce n'est rien. Seulement les souffrances et les infortunes de l'exil. Cela passera dès que je t'aurai remis la clé du trésor.

ROI : C'est bien ce que je pense, pressons-nous. Venez mes fils, suivez-moi sous la tente de la reine.

HÉCUBE : Tu as de beaux enfants. L'espace d'un instant, j'ai cru voir mon fils et me suis senti chanceler.

ROI : Mais c'est ton fils. Car je l'élève lui aussi comme s'il était mon propre enfant.

HÉCUBE : Je réserve le même sort à tes enfants. Allons. Allumez les torches. Le roi de Thrace pénètre sous ma tente !

TALTHYBIOS : Le roi est tombé dans le piège ! Il me faut à présent m'approcher de la tente pour entendre ce que va lui dire la perfide vieille. Ulysse m'a envoyé ici pour espionner, au cas où serait révélé le secret du trésor caché. Mais quel est celui qui entre dans la tente ? Son ventre est ballonné et il a deux coquillages en guise de sourcils. Des queues de homards lui sortent par les oreilles et des algues adhèrent à ses cheveux.

CASSANDRE : Tiens-toi à l'écart et n'approche pas mon frère. Laisse le mystère du sacrifice s'achever. Les gens de ta sorte ne doivent pas s'immiscer dans les affaires des grands.

TALTHYBIOS : Je sais me montrer grand dans un lit, ô vierge, tu t'en rendras compte sur la couche où je t'entraînerai quand cette histoire sera terminée.

CASSANDRE : Tu ne peux contraindre la mer à s'allonger. Tu ne peux violer l'indicible.

TALTHYBIOS : Mais tu es une femme de chair et de sang !

CASSANDRE : Que tu crois !

TALTHYBIOS : Je n'aime pas ce silence. Qu'est-ce qu'ils mijotent sous la tente ?

CASSANDRE : Quoi qu'ils mijotent, nous en sentirons bientôt l'odeur. Ne va pas fourrer ton nez dans les mystères sinon garde à toi ! Hécate, la terrible déesse, te dérobera la parole pour toujours et les vierges de Phrygie démembreront ton misérable corps et le jetteront à manger aux fauves.

TALBYTHIOS : C'est une belle mort, si je dois mourir dans tes bras.

CASSANDRE : Tu ne sais pas ce que tu dis. L'encens et le son assourdi des tambours t'ont dérangé l'esprit.

TALTHYBIOS : Tais-toi ! Il me semble entendre quelque chose.

CASSANDRE : C'est le roi qui crie. Ses yeux ont été arrachés à l'aide d'une lame à double tranchant et jetés dans une marmite.

TALTHYBIOS : Et quel est ce vacarme ?

CASSANDRE : Ce sont ses enfants qui luttent pour échapper à l'étreinte mortelle des Ménades.

TALTHYBIOS : Laisse-moi y aller.

CASSANDRE : Cela ne t'est pas permis. La curiosité t'ôtera la vue.

TALTHYBIOS : Alors, caresse-moi un peu le front. J'ai peur.

CASSANDRE : Pauvre petit. Dix années à la guerre. Il te manque l'odeur d'une femme et un bon feu dans l'âtre.

TALTHYBIOS : Et maintenant, que vois-je ? Des gens sortent de la tente.

CASSANDRE : Écarte-toi. À présent va passer l'horrible cortège.

(Sur la scène tournante apparaît le roi rendu aveugle qui tente de soutenir ses enfants morts. Puis vient le fantôme, suivi par Hécube qui tient ses mains jointes sur son front. Enfin, le coryphée avec un cierge et de l'encens. Tous passent devant Talthybios resté muet et sortent. Cassandre les suit. Entre alors Ulysse qui attendait à l'écart.)

ULYSSE : Talthybios ! Talthybios ! Raconte vite ce qui s'est passé. Où est l'or? As-tu appris quelque chose ?

TALTHYBIOS : Rien, chef. Pas un mot. Tout s'est déroulé en silence.

ULYSSE : Mais ce n'est pas possible. Tu me caches quelque chose. Ils n'ont pas échangé une parole ?

TALTHYBIOS : Seulement hors de la tente. Des banalités. Pas un son n'est sorti de l'intérieur.

ULYSSE : Mais comment cela se peut-il ? J'ai entendu des tambours scander une danse frénétique. Et ensuite un affreux hurlement m'a percé les tympans et puis un bruit de lutte.

TALTHYBIOS : C'est tout ce que j'ai entendu aussi. Cela et rien de plus.

ULYSSE : Cesse donc ! Avec moi, cela ne prend pas.

(Apparaît l'image de Cassandra.)

CASSANDRE : Laisse-le tranquille ! Il dit la vérité. Je te montrerai où se trouve l'or. À une condition.

ULYSSE : Laquelle ? Parle !

CASSANDRE : C'est ce qui me plaît en toi. Ta promptitude à négocier, même avec le démon.

ULYSSE : Passons aux choses sérieuses. Parlons peu mais parlons bien. Où est caché l'or ?

CASSANDRE : À l'intérieur du temple, sous la statue de la déesse.

ULYSSE : Suffit ! J'y cours. Je n'ai pas de temps à perdre.

CASSANDRE : Mais il me semble que tu me dois une faveur.

ULYSSE : De quoi s'agit-il ? Dis vite ! À condition que je puisse te l'accorder.

CASSANDRE : N'enchaîne pas Hécube. Ma mère montera en haut du mât de ton navire pour se jeter dans la mer Égée. Et les marins redouteront l'endroit où elle rendra son dernier soupir et le nommeront « la tombe de la chienne ».

ULYSSE : La faveur que tu sollicites est aisée à accomplir. C'est là tout ce que tu demandes ?

CASSANDRE : Que pourrais-tu m'accorder que le grand Agamemnon ne puisse pas me donner ?

ULYSSE : À présent, tu retournes lentement le couteau de l'envie dans la plaie. Tu ne devrais pas être aussi hardie avec les hommes.

CASSANDRE : Une condamnée à mort peut montrer autant de hardiesse qu'elle le désire. À présent, je dois partir. Ma mère a achevé ses libations à Poséidon et elle revient les mains vides.

CORYPHÉE : Tiens bon, maîtresse, encore quelques pas.

HÉCUBE : Je n'y arrive pas. Je n'en peux plus. Qui est cet homme ? Qu'attend-il ? Je ne puis le recevoir aujourd'hui.

CORYPHÉE : Reprends-toi ! C'est Ulysse. Et il va te prendre avec lui esclave sur son navire. Suis-le docilement qu'il ne t'emmène de force.

HÉCUBE : Quel navire ? Qu'est-ce que tu racontes ? Je vais rester ici, sur la tombe de mon fils.

ULYSSE : Tu vas me suivre. Afin qu'au large de la mer Égée, tu sois punie de ton abominable crime.

HÉCUBE : Hypocrite ! Tu as ton or, que réclames-tu de plus ?

ULYSSE : Justice ! Les Grecs punissent toujours les meurtriers de leurs alliés.

HÉCUBE : Le rusé Thrace n'était l'allié de personne. Il ne songeait qu'à son profit personnel. Je t'ai fait une faveur en nettoyant la place de sa présence.

ULYSSE : Barbare tu es et en Barbare tu discours.

HÉCUBE : C'est vous qui en Barbares avez brûlé Ilium, réduit les Troyens en esclavage, dévasté les temples et profané le sacré. Ton châtement sera tel que si je ne désire pas être esclave dans ton palais, j'aimerais encore moins être à ta place.

ULYSSE : Tu parles maintenant comme ta magicienne de fille. Tu as de la chance d'être vieille car tu aurais connu le même destin. Talthybios, cours appeler ma garde que nous déterriions le trésor. Et vous femmes, apprêtez-vous. Au lever du jour, nous appareillons.

HÉCUBE : Cassandre, Cassandre, où es-tu ? Je t'appelle une dernière fois avant de fermer les yeux. Toi, chair de ma chair, spectre de mon ciel.

CASSANDRE : Me voici. J'accours vers toi pour baiser ton chaste front et effleurer la vénérable chevelure à laquelle enfant je venais m'agripper pour échapper à la colère de Priam.

HÉCUBE : Tu étais une enfant indocile et agitée.

CASSANDRE : C'est le sort de ceux qui sont dotés de clairvoyance. Si j'avais pu choisir, j'aurais jeté aux ordures ce don. Mais les dieux nous élisent et malheur à nous lorsque leur terrible doigt nous désigne.

HÉCUBE : Mais si tout est écrit et que nous ne pouvons rien changer, alors à quoi bon lutter ?

CASSANDRE : Pour le hasard. Pour l'espoir. Ou pour l'honneur des armes.

HÉCUBE : Qui se rit de nous ? Qui épie nos vies ? Qui parvient à distinguer toute la trame ?

CASSANDRE : Personne. Même Apollon suit avec intérêt le déroulement de nos vies, comme une partie de dés entre Pluton et Déméter.

HÉCUBE : J'ai toujours eu le sentiment que quelqu'un hors de nos vies, derrière un écran qui dissimulait son visage, nous observait et s'amusait à nos dépens.

CASSANDRE :

Quelqu'un nous observe
de derrière l'écran
du théâtre d'ombres
et aveuglés par la lumière
nous ne pouvons rien voir

Nous nous éprenons fortuitement
du premier arbre qui passe
Et la femme dans le tableau
admire la croupe
de la statue qui veille sur elle

HÉCUBE :

Nous sommes le rêve des spectateurs
ou nous rêvons nous-mêmes
de la dimension qui nous fait défaut
ne fut-ce qu'un instant...

CASSANDRE :

... autant dire une éternité
dans l'œil terrible de la Création.

HÉCUBE :

... et nos pieds
prisonniers du lac gelé
autour de la sueur
de notre désir
de lutter contre la nuit
qui nous anéantira.

CASSANDRE :

Adieu mère. N'aie ni pleurs ni regrets.
L'avenir était avant.

HÉCUBE : Adieu, mon enfant. Nous nous retrouverons en Enfer. Il n'y a plus place pour la tristesse. Je suis à présent une statue de l'affliction, d'aspect si redoutable que nul – je le crains – ne peut me prendre en pitié. Va maintenant, car on va me mener au navire et je ne veux pas que tu assistes à la dernière humiliation de ta mère. Adieu.

CASSANDRE : Adieu, ma douce maman. Que Poséidon dans sa miséricorde t'accorde le repos dans ta tombe marine. Adieu.

HÉCUBE :

Pour moi l'heure est venue de m'envoler
loin de la Vallée
des Amours Morts
avec pour drapeau l'espoir
d'un lendemain qui ne viendra pas
plein de musiques stridentes
et de pays en d'autres mondes
bien loin de l'astre lunaire
et loin des corps
des ancêtres
qui en vain veulent peupler
l'iris vide de notre œil.

J'avais jadis un palais
d'où je contemplais la mer
à présent la cale obscure
d'un navire
battu par les flots

J'ai vécu dans un cyclone
de soupirs
et de lumières.

Quelqu'un nous observe
de derrière l'écran
du théâtre d'ombres
et aveuglés par la lumière
nous ne pouvons rien voir
Nous nous éprenons fortuitement
du premier arbre qui passe
Et la femme dans le tableau
admire la croupe
de la statue qui veille sur elle
Nous sommes le rêve des spectateurs
ou nous rêvons nous-mêmes
de la dimension qui nous fait défaut
ne fut-ce qu'un instant
- autant dire une éternité
dans l'œil terrible de la Création.

Et nos pieds
prisonniers du lac gelé
autour de la sueur
de notre désir
de lutter contre la nuit
qui nous anéantira.

FANTÔME :

J'ai mal, et si je suis musicien

c'est que le Chœur enchante
nos membres dans une riche
calligraphie de rêve.

Nous avons allumé des feux de Bengale
sur la surface gelée du lac
pour lancer au solitaire astre lunaire
« nous sommes bien là »
et les grillons effrayés
ont quitté leurs terriers
afin de contempler notre vanité
comme s'il n'y avait rien d'autre
dans ce vaste et misérable Univers
pour rappeler notre existence
tandis que nous voguions dans la Galaxie
plus rapides que l'éclair
lorsque l'auguste Cyclope
n'avait pas encore alourdi de pierres
nos chevilles
et la fumée n'évoquait que confusément
les flammes qui dévasteront
les univers connus
en un instant
et alors nul ne pourra dire
« je ne peux pas »
« je suis las »
car une main inique
lui balayera la chevelure
tandis qu'une main de justice
sèmera ses flancs
de cyclamens et d'anémones mauves.

